



# BRABANT

L'épargne, c'est bien  
mais la

**Combi-Epargne**

de la

**KREDIETBANK**

c'est



**3 x mieux !**



**Le Joillier Bertrand**  
le spécialiste de la perle de culture

et  
des bijoux jeunes

37, rue Grétry - Bruxelles 1

Hallucinations, par <b>Philippe Carrette</b>	2
L'Abbaye de Jette-Diligem, par <b>Gladys Guyot</b>	4
Simple conte des collines, par <b>Philippe Dewolf</b>	18
Le tunnel du Mont Cenis, par <b>C. Derie</b>	23
Dessins et gouaches d'Edmond Dubrunfaut, par <b>J.P. Flament</b>	28
Charles Stepman, par <b>Jacques Dormont</b>	36
Cambacérés, par <b>Carlo Bronne</b>	41
La Grand-Place de Bruxelles, par <b>Simone Vierset</b>	46

## BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.

Siège: rue Saint-Jean 4

1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours

fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:

3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de  
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het  
tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt  
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-  
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten  
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-  
biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de  
verser la somme de 250 F (pour l'étranger 290 F) au  
C.C.P.: 3857.76.

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Hallucinations: Photo Promotion d'après une gravure sur bois parue  
dans « La Belgique » par Camille Lemonnier; L'Abbaye de Jette-Diligem:  
Photo Promotion et A.C.L. (la gravure représentant l'abbaye de Diligem  
a été extraite de Sanderus: Chorographia Sacra Brabantiae-édition  
1727); Simple conte des collines: Philippe Dewolf et Hubert Depoortere;  
Le tunnel du Mont Cenis: Hubert Depoortere d'après des gravures  
parues dans l'Histoire de la Locomotion Terrestre — Les Chemins  
de Fer (Editions: L'Illustration); Dessins et gouaches d'Edmond Du-  
brunfaut: André Houfflin; Charles Stepman: Photo Promotion et Het  
Laatste Nieuws (le cliché figurant « La Polonaise » nous a été aim-  
ablement prêté par Mme Stepman—Fafournoux; Cambacérés: Bibliothèque  
Royale (Bruxelles) et Jean-Jacques Gailliard; La Grand-Place de  
Bruxelles: Photo Promotion, Hubert Depoortere et Georges de Sutter.

Couverture: Vieux puits dans le Parc de Wolvendael à Uccle (Photo:  
le Berrurier).

## *Hallucinations*

*Dans le vent qui pleurait  
Gémissait dans la plaine  
Dans le vent qui hurlait  
Fou Aveugle hors d'balance.*

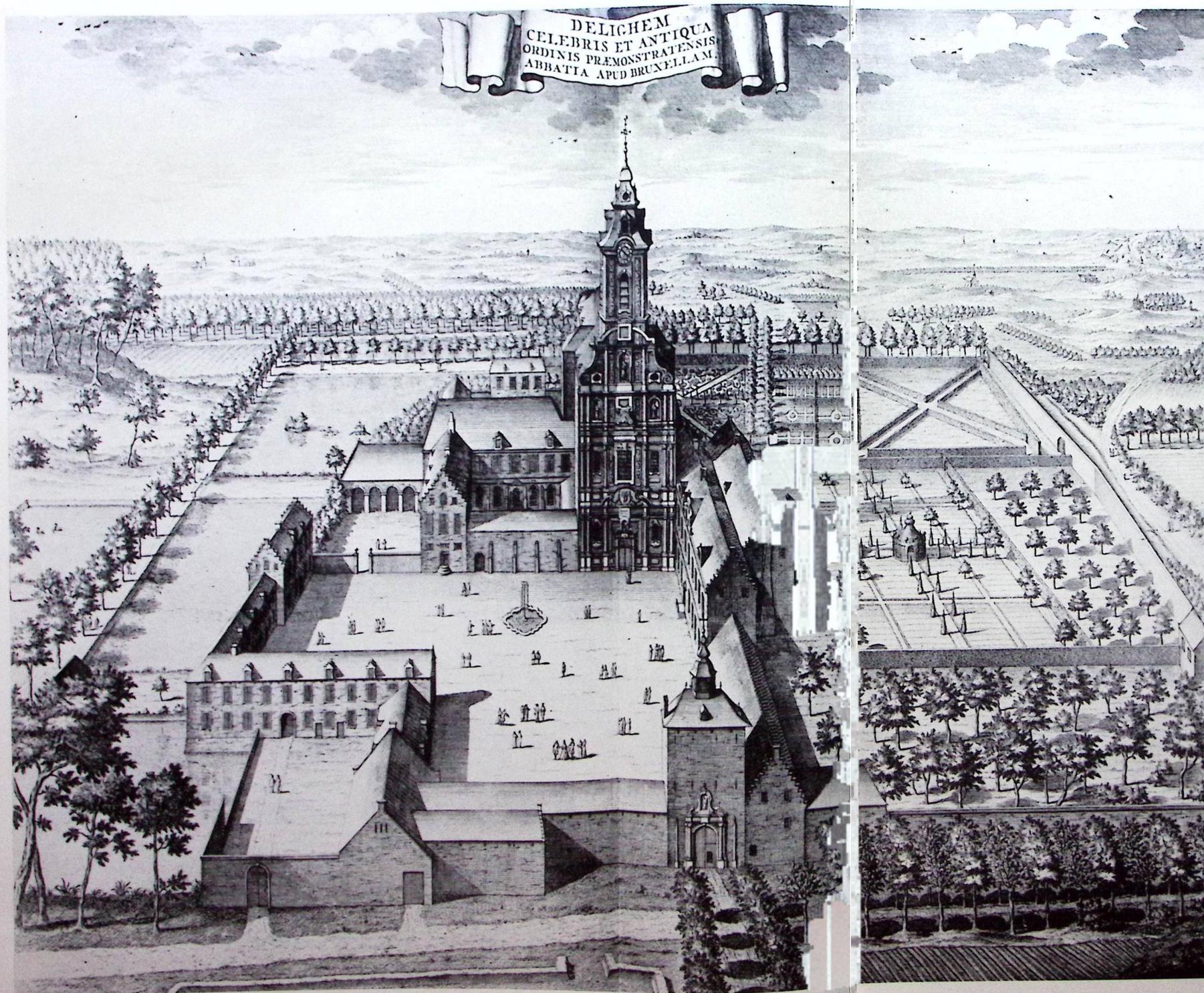
*Je vis se dessiner  
L'ombre terrible et fantastique  
D'un vieux moulin fantomatique  
Et délabré.*

*Et ses ailes tournaient  
A chaque instant plus vite  
Il était comme un mythe  
Un Christ qui suppliait*

*Dans le vent qui gémit  
Dans le vent qui sanglote  
Les Génies de la nuit  
Infiniment complotent.*

Philippe CARRETTE  
(*Ce monde où nous vivons*)





## L'abbaye de Jette-Diligem

par Gladys GUYOT  
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

La commune de Jette Saint-Pierre possède sur son territoire un monument de style néo-classique Louis XVI, la prélatrice de l'ancienne abbaye de Diligem, œuvre de Laurent-Benoît Dewez (1731-1812), architecte du gouverneur général des Pays-Bas,

Charles de Lorraine, et rénovateur de la plupart des abbayes et des châteaux, dont le plus célèbre est celui de Seneffe. A peine achevée, la prélatrice ou palais abbatial fut abandonnée par ses habitants en novembre 1796, lors de la suppression de l'abbaye par les conquérants de la France révolutionnaire et elle faillit être la proie des démolisseurs comme les autres bâtiments claustraux. Heureusement elle fut trouvée si belle et agréable à habiter que ses propriétaires successifs en firent « le Château de Diligem », situé dans un beau parc, agrémenté des anciens viviers devenus des étangs. Ce cadre disparut dans les lotissements de l'entre-deux-guerres et surtout après 1945. Actuellement, malgré de nombreuses vicissitudes, la prélatrice vient d'être magnifiquement restaurée et deviendra le centre culturel de Jette. Si son écrin de verdure n'existe plus, pourtant à une centaine de mètres à l'Ouest se trouve le bois de Diligem, communal depuis 1953, également d'origine abbatiale ainsi que ceux du Poelbos et du Laerbeekbos, situés au-delà de l'avenue de l'Exposition et que menace maintenant l'implantation d'un hôpital de la « Vrije Universiteit te Brussel ».

L'évocation de la prélatrice ramène à un passé lointain et à un complexe géographique plus vaste. Il est certain que la région jettoise, traversée par un « diverticulum », dont l'actuelle Chaussée romaine garde le souvenir, a été habitée depuis l'âge historique, et même préhistorique. En tout cas, dans le quartier du Laerbeekbos, des fouilles récentes et toujours en cours, entreprises par le « Cercle d'Histoire et d'Archéologie du comté de Jette », ont mis au jour les substructions d'une villa gallo-romaine, rue du Bois, au flanc d'une colline et non loin d'un ruisseau. Par contre, jusqu'à présent, on n'a pas trouvé de traces archéologiques d'une motte féodale ou d'une ferme-château à Jette même, mais il est possible qu'il y en eût une au centre d'un domaine gallo-romain, exploitée ensuite par les Francs après les invasions germaniques, et disparue dans des circonstances encore inconnues. Il est certain que le patronat de l'église, dédié à saint

Pierre, en atteste l'ancienneté parce que les premiers chrétiens aimaient à mettre leur paroisse sous la protection du chef des Apôtres. Une tradition douteuse indique que saint Amand ou ses disciples auraient traversé la région et y auraient même séjourné au VII<sup>e</sup> siècle en y fondant un monastère comme ils le faisaient ailleurs, mais de nouveau, jusqu'à présent, aucune preuve authentique n'est venue étayer cette opinion.

#### L'ABBAYE MEDIEVALE

Au XI<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de la réforme grégorienne, des chapitres de chanoines reprirent la vie en commun selon la tradition augustinienne. C'est ainsi que la charte de fondation du prieuré des Augustins à Jette date de 1095, accordée par l'évêque Gautier de Cambrai à « Waltelme et à ses frères ». Le fondateur temporel en est Onulphe de Wolvertem qui, avec l'assentiment de sa femme et de ses enfants, donne au couvent douze bonniers (moins de 12 Ha) de son alleu de Jette, c'est-à-dire d'une terre qui n'est pas encore entrée dans les liens de dépendance féodale, la dime de Melsbroek et la 1/2 de celle qu'il détient à Wolvertem. Ce seigneur d'une dynastie locale, probablement apparentée à celle des comtes de Louvain, devenus ducs de Brabant au début du XII<sup>e</sup> siècle, avait assisté en qualité de témoin à la fondation d'Affligem en 1086, et avait été parmi les donateurs, avec ses fils, du chapitre Saint-Pierre à Anderlecht.

Deux chartes ultérieures augmentent encore ses générosités envers le prieuré de Jette, élevé au rang d'abbaye dans celle de 1106. Parmi les donations, il faut citer le moulin à eau, situé sur le Molenbeek, entre la rue Dupré actuelle et la propriété du Sacré-Cœur et qui subsista jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Suivant la coutume de l'époque et pour contribuer à l'expansion monastique, les abbayes recevaient le patronat de plusieurs églises et chapelles à desservir par les chanoines. Ceux de Diligem reçurent ainsi les paroisses de Jette, Neder-et Over-Heembeek, Denderleeuw, Meuzegem et Wolvertem, les chapelles de Ganshoren, Impde et

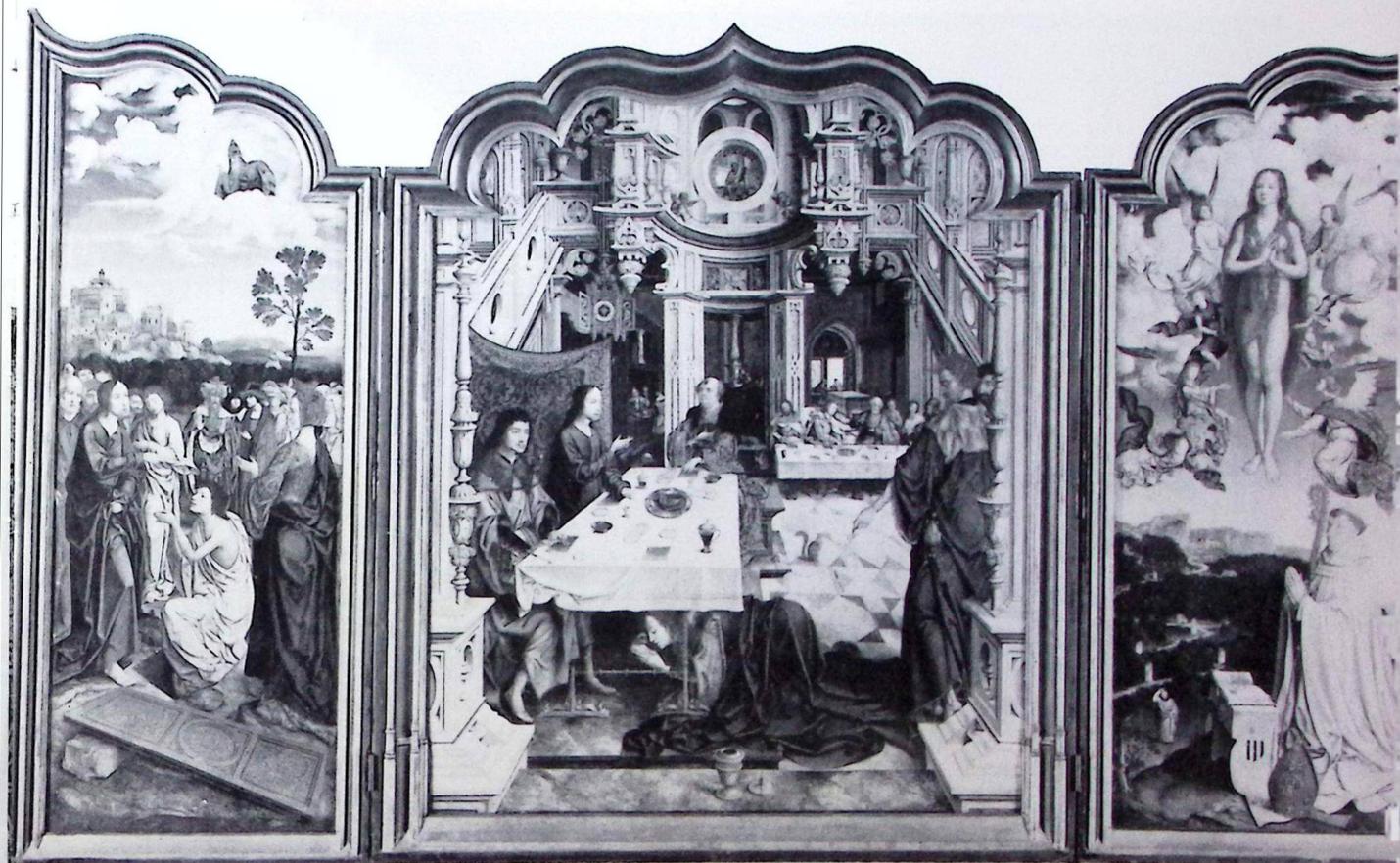
Rossem, ces deux dernières dépendantes de Wolvertem.

Entre-temps, la communauté augustine restreinte et pauvre avait, pour survivre, adopté la règle et l'esprit de saint Norbert qui venait de fonder un nouvel ordre canonial, dérivé d'ailleurs de celui de saint Augustin. Les Prémontrés, du nom d'un lieu-dit dans la forêt de Laon où Norbert établit les premiers chanoines, connurent un succès extraordinaire dans nos principautés aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. En 1140, quatre des leurs, venus de l'abbaye de Tronchiennes et six de celle de Grimbergen revigorèrent le tronc jettois sous la conduite de Waltelme qui mourut peu après.

A peine raffermie, l'abbaye connut la première catastrophe de son histoire lors de la guerre de Grimbergen entre les ducs de Brabant et les redoutables seigneurs alleutiers, les Berthout, qui finirent par être vaincus. Elle fut détruite et bien près d'être absorbée par la florissante abbaye d'Affligem ou simplement de disparaître. Malgré tout, elle se releva de ses ruines et resta prémontrée.

En 1165, Godefroid III, duc de Brabant, prit l'abbaye sous sa protection en tant qu'avoué et confirma ses possessions; son fils le duc Henri 1<sup>er</sup>, par des chartes de 1217 et 1228, ajouta des biens fonciers aux donations primitives.

A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la constitution du domaine abbatial était quasi achevée et consistait en terres cultivables, prairies naturelles, étangs, bois, fermes, le tout exploité en faire valoir direct par des frères convers ou des travailleurs salariés, de plus en plus en faire valoir indirect jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il s'étendait sur plusieurs villages du Brabant ouest, et au point de vue du rendement, il percevait des cens, droits de relief, rentes foncières, rentes d'anniversaires ou fondations et fermages. En outre, le duc Jean 1<sup>er</sup> accorda à toutes les abbayes de son duché la faculté de posséder un « refuge » (*herberg*) dans ses « bonnes villes ». Jette eut le sien au cœur du vieux Bruxelles, rue Finquette, près de l'église Saint-Géry disparue au XIX<sup>e</sup> siècle, et un autre à Malines jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. En tous



Maître de l'abbaye de Diligem : « La légende de Marie-Madeleine » (Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles).

cas, son domaine, difficile à évaluer quant à son étendue et à sa rentabilité, l'était certainement beaucoup moins que celui des abbayes plus considérables et plus riches: Affligem, Averbode, Saint-Bernard/Escaut, Saint-Michel d'Anvers, Tongerlo et Villers pour ne citer que les principales masculines du Brabant.

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle seulement, l'abbaye de Jette adopta le nom de *Diligem*, écrit d'ailleurs de maintes façons, probablement à la suite d'un échange de fief avec le seigneur Nicolas de *Didligem* et qui faisait bloc avec la donation primitive d'Onulphe de Wolvertem. Cette dénomination aurait donné à l'abbaye sa devise latinisée, empruntée au psaume 17: « *Diligam te Domine* »

avec les armoiries d'azur à la pitié d'or, c'est-à-dire un pélican qui nourrit ses petits, symbole de l'amour sauveur du Christ pour les hommes.

Au cours du Moyen Age, des abbés brabançons remplirent des missions diplomatiques de témoins de chartes, d'arbitres de conflits, ce qui leur occasionnait de nombreux déplacements et contacts entre eux et avec les seigneurs locaux. Ils s'acquittèrent également d'une mission politique proprement dite, soit en qualité de conseillers ducaux comme l'abbé Jean de Craene (1310-1330), « *charissimus* » à Jean II et Jean III, soit le plus souvent comme membres des « estats » de Brabant dans lesquels ils s'incorporèrent à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, en formant l'ordre

ecclésiastique ou premier ordre, à côté de ceux de la noblesse et du tiers état.

Avant la constitution formelle des ordres, ils avaient déjà défendu avec énergie — voire avec âpreté — leurs droits et privilèges contre les exactions ducales: taxes, droit de gîte, demande supplémentaire d'aide, etc. Durant les périodes d'accalmie et de bonne entente, les ducs comblaient les abbayes de faveurs diverses, ainsi la femme de Jean II, la princesse Marie d'Angleterre, donna à Diligem des reliques insignes de saint Blaise, particulièrement honoré par les Croisés flamands. Elles devinrent l'objet d'un culte assidu à l'abbaye en même temps que d'un pèlerinage le 3 février et le second dimanche



Ancien palais abbatial de Diligem: «L'automne», relief en stuc sommant une des portes de la grande salle de réception.

après Pâques, pour lequel la Porte de Flandre restait ouverte jour et nuit. Cette dernière festivité est peut-être à l'origine de la foire de Jette qui se tient à cette date. Un reliquaire se trouve encore dans la sacristie de l'église Saint-Pierre.

Sous le règne de la duchesse Jeanne de Brabant (1356-1406), les abbayes entrèrent en conflit avec les autorités centrales au sujet d'une aide extraordinaire de 900.000 moutons d'or pour acquitter les frais de la défaite de Basweiler (1371) dans la guerre de Juliers et les rançons des prisonniers, exigées par le vainqueur. Les abbés en appelèrent au pape Grégoire XI et la question alla si loin qu'elle aboutit à l'excommunication du duc et de la duchesse et des membres de leur conseil ainsi qu'à la mise en interdit du Brabant. Cette fois les mesures dépassèrent les prévisions des responsables qui firent leur soumission en 1377, reconnaissant à nouveau et ratifiant les privilèges abbatiaux.

Aux Etats généraux de 1476, tenus à

Gand, les abbés d'Affligem et de Diligem représentèrent le premier ordre du Brabant et avec les autres députés refusèrent à Charles le Téméraire l'aide extraordinaire qu'il leur demandait pour la guerre contre les Suisses, soutenus par Louis XI.

En 1488, lors de la guerre civile des Flamands et des Bruxellois contre l'archiduc Maximilien d'Autriche, régent de nos principautés, Diligem subit la seconde catastrophe de son histoire. Les soldats indisciplinés de Philippe de Clèves, sire de Ravestein, leader de l'opposition à l'archiduc, saccagèrent puis incendièrent le village de Jette, l'abbaye, ainsi que les fermes, moulins et bâtiments divers, de sorte que l'abbé Roland Piquot et les religieux se réfugièrent dans des lieux plus sûrs pendant six ans. A leur retour, vers 1494, ils durent aliéner presque tous leurs biens à Beersel et à Dilbeek où ils avaient une cour censale, ainsi que le refuge de Malines, pour reconstruire l'abbaye. Leurs possessions principales se situèrent désormais à

Jette même, à Heembeek et à Wolvertem où, dans ces deux derniers villages, ils tenaient une cour censale, l'abbé y étant « *Heer in...* ».

#### L'ABBAYE A L'EPOQUE MODERNE

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'abbaye fut un reflet de la crise qui secoua l'Eglise et la chrétienté. Les abbés, de plus en plus entraînés dans la politique comme membres des Etats de Brabant, négligèrent le bien spirituel de leur communauté et vécurent d'une manière fastueuse qui ruina le temporel abbatial et eut des répercussions fâcheuses sur toute la vie canoniale.

De nouveaux conflits politiques surgirent sur des questions toujours pareilles: les aides, les amortissements, les commendes. En 1527, Marguerite d'Autriche, excédée des contestations abbatiales, mit les monastères brabançons sous séquestre et fit dresser l'inventaire de leurs biens. Le commissaire, nommé à cet effet, fut bien reçu

à Diligem par l'abbé van der Goes, mais il ne put y trouver « *clare oft zuvere penninge boven cost* ». En 1536, le même prélat, qui venait d'obtenir l'usage des *pontificalia*, c'est-à-dire le port de la mitre et de la crosse, profita d'une demande de subsides par Charles-Quint pour revendiquer l'abbatiale de son monastère d'origine, celui de Middelbourg, plus important et plus riche que celui de Diligem.

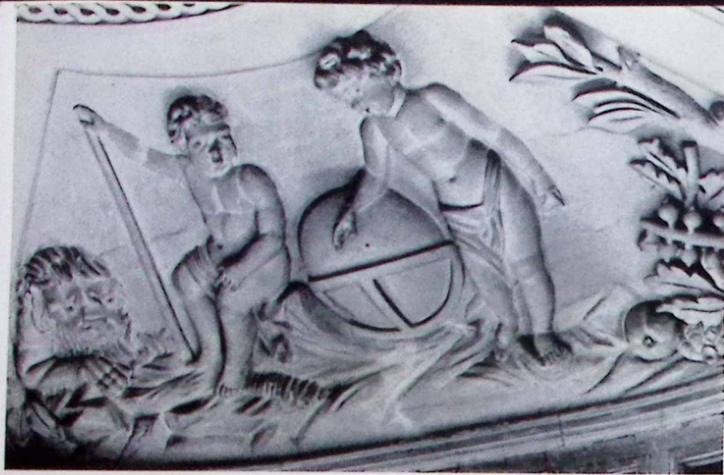
A l'instar de ses contemporains, le prélat Jean de Tuegele (1537-38) fut un mécène. Son portrait figure en donateur sur le triptyque « *La légende de Marie-Madeleine* » par le « Maître de l'abbaye de Diligem », au musée d'Art ancien à Bruxelles, n° 560. Le sujet est inspiré de la *Légende dorée* par Jacques de Voragine, dont la vogue se prolongeait en pleine Renaissance, notamment chez Jean Molsaert († 1555). Le panneau central représente le repas chez Simon le Pharisien dans un ensemble architectural, fait de réminiscences gothiques et d'apports renaissants qui multiplient à plaisir une ornementation irrégulière à force d'être à la fois compliquée et précise. Le meuble le plus original est peut-être une horloge en bois, suspendue à une colonnette en faisceau, limitant un balcon imaginaire. A l'avant-plan, la pécheresse disparaît maladroitement sous la table où elle baise un pied tellement distant du Christ qu'il en semble détaché. Au bout de la table, Simon trône avec suffisance tandis que Notre Seigneur, au visage émacié, fait un geste vers lui. A ses côtés, saint Jean, à la figure allongée, inattentif à la scène, semble perdu dans la contemplation. En face, Judas debout désigne dédaigneusement Madeleine à un apôtre presque entièrement caché. A l'arrière-plan, des convives sont occupés par le banquet, tandis que tout au fond, un personnage regarde par une fenêtre ouverte, selon la tradition des Primitifs flamands. Enfin, presque au centre, un petit écureuil à la magnifique queue en point d'interrogation grignote un relief du repas. L'ensemble donne une impression étrange par son baroque touffu et encore naïf, cher aux artistes romanisants des débuts du XVI<sup>e</sup> siècle, et parmi eux, ceux qu'on désigne sous l'épithète de « ma-

niéristes anversois ». Mais les personnages sont peu vivants et ne communiquent guère entre eux, c'est une scène statique, figée, dans un décor fantaisiste et très peu évocateur.

De même la résurrection de Lazare sur le volet de gauche, tandis que sur celui de droite, il s'agit d'un épisode de la légende suivant lequel Marie-Madeleine aurait vécu trente ans dans une grotte sans devoir se nourrir parce que tous les jours, elle était élevée, pendant une heure, par les anges dans les airs où elle entendait une musique céleste; or un prêtre s'était ménagé une cellule à douze stades de la grotte et il la vit un jour soulevée par les anges puis ramenée à terre. C'est dans cette position que le peintre l'a représentée, vêtue seulement de sa longue chevelure, d'un visage peu expressif, au corps et à l'attitude conformes au type des vierges de l'époque, inspiré des maîtres italiens. En dessous d'elle, le paysage vallonné et boisé est traversé par un sentier sinueux reliant sept chapelles menant à un calvaire. Le prêtre, aux proportions minuscules, regarde la sainte, soutenue dans les airs par six anges. Par contre, le portrait de l'abbé de Tuegele est beaucoup plus réel. Le critique Jules Destrée le compare à celui d'Ambroise van Engelen qui n'était pas seulement un politicien mais aussi un mécène, selon les coutumes du siècle. La technique est la même dans la magnifique crosse, la mitre décorée d'un médaillon en argent doré sur lequel est figuré le Père éternel dont le trône est entouré d'anges. Devant l'abbé agenouillé, un missel est ouvert sur un prie-dieu très bas dont le drap le recouvrant porte les armoiries abbatiales: six pals d'argent et d'azur à la crosse d'or posée en bande, brochant sur le tout, avec la devise *Cum moderamine*, jeu de mots sur son patronyme, *met tuegele* (avec frein). Sa physionomie vivante est bien rendue, d'une manière plus artistique que celle de l'abbé de Parc, aux dires de J. Destrée.

Quant à l'attribution de l'œuvre, elle est toujours discutée. Certains critiques d'art ont parlé de Rogier van der Weyden (1399-1464) ou de Jean Gossaert (1470/80-1533/34) mais ces artistes, surtout le premier, étaient décé-

dés avant l'abbatiale de Jean de Tuegele. D'autres, de Lancelot Blondeel (1496-1561), de Henri met de Bles ou Blesius, de Josse van Clève († 1540), de Bernard van Orley (1492-1542), etc. Le critique allemand, Max Friedländer, l'attribue à un maniériste anversois, appelé en Allemagne le « Maître de Lübeck » à cause d'un grand retable sculpté aux volets peints représentant des scènes de la vie de la Vierge, portant la date de 1518 et les armes de la ville d'Anvers, mais il semble que les personnages du « Maître de Diligem » soient plus calmes, moins gesticulants que ceux de ces peintres. M. Hulin de Loo croit à l'influence, voire à l'intervention de Corneille van Coninxloo (1500?-1558), du moins pour l'architecture et la partie décorative qui occupe tant de place chez ce peintre et ses contemporains qui veulent rivaliser avec les architectes, décorateurs et orfèvres. De même, le critique A.J. Wauters est d'avis que le paysage de la *Parenté de la Vierge*, au musée d'Art ancien à Bruxelles, rappelle celui du volet de droite de *La Légende* quoiqu'il y ait des différences dans les décors. C'est pourquoi il donna à l'auteur présumé le titre de « Maître de l'abbaye de Diligem », et depuis lors, cette appellation se confond provisoirement avec celle du « Maître de 1518 ». En outre, van Coninxloo était en rapport avec les Prémontrés et en 1541-42, il dessina le modèle de l'építaphe du monument funéraire à élever dans la chapelle du Saint-Sacrement à Sainte-Gudule, au seigneur de Mero-de dont de Tuegele avait été l'intendant à Impde. Récemment, G. Marlier publia les œuvres du « Maître de 1518 » ou « de Diligem » comme étant celles de Jan van Dornicke, dont le gendre, Pierre Coeke serait directement l'auteur de *La Légende*. L'exposition des Primitifs flamands anonymes à Bruges, du 14 juin au 21 septembre 1969, a remis la question à l'ordre du jour parce que deux panneaux du retable de Lübeck y furent exposés. Sous bien des rapports, certaines œuvres du « Maître de 1518 » ne se distinguent pas facilement d'un groupe de peintres connus sous le nom de « Maître de l'Adoration Groote » et du « Maître de l'Adoration d'Anvers ».



En 1554, un personnage de premier plan séjourna à Diligem pour des raisons politiques. Le cardinal Réginald Pole, exilé d'Angleterre sous Henri VIII, s'opposa au mariage de Philippe II avec la reine Marie Tudor, aussi Charles-Quint retarda-t-il son retour dans son pays et lui confia-t-il une mission diplomatique auprès de Henri II, roi de France. Il descendit à l'abbaye de Diligem où « il avait coutume de loger lorsqu'il était en Flandre » rapporte l'historien de Thou, pour être plus éloigné de la capitale où il craignait les effets de la suspicion impériale. Nous ignorons la durée exacte de son séjour à l'abbaye où il eut le chagrin de perdre un de ses serviteurs et amis, son cher Barthélemy Stella, déjà âgé, qui par déférence pour lui et attachement à sa personne avait voulu le suivre en Angleterre avec un autre,

nommé Donatien Rullo. Stella fut entermé dans un tombeau creusé dans le pavement de l'église. De l'abbaye, Pole écrivit à Philippe, « roi d'Angleterre », le 24 septembre 1554, pour se plaindre de son éloignement de sa patrie. Enfin, après de multiples négociations, il put quitter les Pays-Bas pour l'Angleterre où Philippe et Marie l'accueillirent avec honneur et joie et où, en vertu de ses pouvoirs de légat pontifical, il réconcilia le pays avec Rome et s'efforça de l'y ramener avec douceur.

Il est possible que le Laerbeekbos ait été planté au XVI<sup>e</sup> siècle. En tout cas, on y exploitait des carrières de pierres calcaro-gréseuses comme au Poelbos et au Diligembos avec lesquelles les chanoines reconstruisirent ou restaurèrent leurs bâtiments et d'autres plus éloignés: l'ancienne église des



Ancien palais abbatial de Diligem : Une admirable coupole, animée de stucs délicatement ouvragés, couronne la grande salle de réception. Les quatre éléments de la nature, la terre, l'air, le feu et l'eau y sont représentés.



Jésuites à Bruxelles, N.D. au-delà-de-la-Dyle à Malines et, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, six maisons rue Ducale dans l'urbanisation du quartier du Parc. Après le désastreux abbatiat d'Arnould Mahieu (1540-1573), prélat mondain et prodigue, l'abbaye n'eut pas le temps de se relever à cause des troubles politico-religieux de la fin du siècle. Les abbés entrèrent dans l'opposition au gouvernement espagnol, tout en protestant de leur fidélité au roi en tant que « prince naturel ». Celui de Diligem, Liévin van Coudenberg (1573-1603), appartenait au lignage bruxellois de ce nom; il signa avec ses confrères l'*Union de Bruxelles* du 9 janvier 1577 et participa aux Etats généraux, disposant alors du pays et ne reconnaissant plus le gouverneur général, don Juan d'Autriche. Pour se venger de la victoire de ce

dernier à Gembloux, le seigneur de Glimes, capitaine de Vilvorde et défenseur de Bruxelles, fit incendier les monastères et églises au N.O. de la capitale sous prétexte qu'ils pourraient être occupés par l'ennemi. Diligem fut parmi les victimes, probablement le 6 janvier 1578, comme le fait supposer le récit d'un bourgeois contemporain, Jan de Potter (Pottre) dans son *Dagboek*.

Lors de cette troisième catastrophe de son histoire, l'abbaye, abandonnée par les religieux, devint un repaire de brigands, « une caverne de voleurs » aux mains des soldats calvinistes de la garnison. Ses bâtiments n'avaient plus l'apparence d'un monastère, tout fut détruit dans l'église, autels richement ornés de tableaux, statues et bas-reliefs, mausolées et pierres tombales. Seul un grand crucifix resta indemne.





Sanderus fait état d'un dépôt « de peintures, d'autres trésors (probablement de vases et ornements sacrés) et de manuscrits précieux parmi lesquels un exemplaire de l'Ancien et du Nouveau Testament en peau de brebis, fort lourd à porter, de même un autre des douze prophètes et un troisième, plus petit, de la « Légende des Saints », le tout remis à un bourgeois de Bruxelles qui ne les rendit jamais malgré les réclames adressées ». Pendant une quinzaine d'années, misères et errances succédèrent à des illusions assez naïves. L'abbé et les chanoines endurèrent la pauvreté au refuge de Bruxelles et plusieurs durent se disperser pour survivre, notamment à Averbode et à Saint-Michel d'Anvers. Progressivement, les abbés prirent conscience de la situation dangereuse pour le catholicisme dans le pays et se réconcilièrent avec Philippe II, mais nous ignorons quand et comment celui de Diligem en accomplit les démarches.

Une fois encore, cette catastrophe faillit compromettre l'existence de l'abbaye qui, malgré tout, revécut pour deux siècles encore.

#### RESTAURATION ET RECONSTRUCTIONS

Le XVII<sup>e</sup> siècle fut une époque de relèvement, marquée par de grands abbés. Martin Heckius (vanden Hecke-1603-1623), curé de Koersel dans le Limbourg pendant son exil à Averbode, puis de Wolvertem, fut un prélat énergique et pieux qui releva l'abbaye de ses ruines matérielles et morales. Ami et conseiller de l'archevêque de Malines, Martin Hovius, il fit partie des Etats de Brabant et c'est en cette qualité qu'il assista aux funérailles, fort pompeuses et solennelles, de l'archiduc Albert en 1621. Ses vingt ans de gouvernement lui permirent d'éteindre les dettes et de faire reflourir l'esprit religieux selon le renouveau déclenché par la Contre-Réforme.

Son successeur, Jean-Baptiste de Haseler (1623-1645), curé de Jette pendant 13 ans, fut élu abbé à 43 ans et béni par l'archevêque de Malines, Jacques Boonen. Membre de droit des Etats de Brabant, il en fut nommé assesseur, chargé de la gestion quotidienne des affaires, fonction toujours

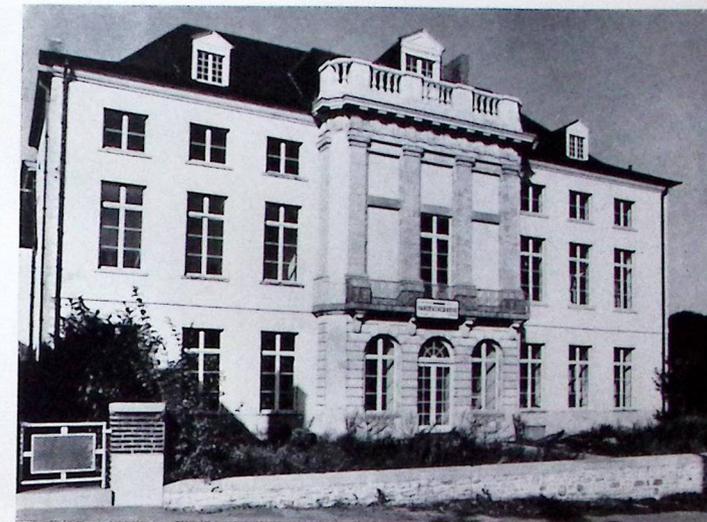
En haut : Façade antérieure (à gauche) et façade postérieure (à droite) de l'ancien palais abbatial de Diligem.

En bas, à droite : Départ de la rampe de l'escalier d'honneur de l'ancien palais abbatial ; à gauche : un des motifs ornant cette même rampe.

onéreuse. Malgré cela, il continua la reconstruction de l'abbaye et, au centre de la cour d'entrée, fit placer une fontaine ornée d'un chronogramme, alors très à la mode, et formant le millésime de 1639, tandis qu'un autre de 1642 fut gravé en-dessous d'une statue de la Vierge, dominant le grand portail. Il commença à rebâtir l'église en style baroque, dont la façade assez simple et divisée en trois étages ressemblait à celle de Ninove. Il la dota de belles orgues et refit les stalles du chœur. Le peintre Théodore van Loon aurait voulu vivre et travailler à l'abbaye moyennant le couvert et le logement; les chanoines le lui refusèrent au moment même, le regrettant plus tard. Il avait peint pour eux une Nativité du Christ.

C'est sous l'abbat de d'Haseler que le chevalier Antoine de Vriese de Tassis, probablement un bâtard de l'illustre famille de ce nom, et alors seigneur de Rivieren à Ganshoren, avec sa femme, Emérence de Marès, fonda des bourses pour que trois chanoines puissent faire leurs études théologiques à Louvain, à une époque où l'abbaye était encore trop pauvre pour subvenir elle-même à ces frais. Une pierre tombale dans l'église en rappelait le souvenir quoique les donateurs eussent été enterrés dans celle des Franciscains à Bruxelles.

Martin Heckius II (1645-1662), petit-neveu et filleul du premier, fut un aussi grand prélat que ses deux prédécesseurs. Il réaménagea la bibliothèque et la fournit de livres; il acheva et embellit l'église quoique la façade telle que le montre la gravure dans le livre de Sanderus, édition 1659, n'ait probablement pas été réalisée telle quelle. L'abbé orna la chapelle de saint Blaise d'un tableau de De Craeyer, le décorateur des églises au XVII<sup>e</sup> siècle, peinture qui appartient actuellement au Musée d'Art ancien mais est en dépôt à l'église de Vlamertinge; il fit ciseler un beau reliquaire malheureusement détruit lors du bombardement de Bru-





Jette: Le Château Bonaventure englobé de nos jours dans la propriété des religieuses du Sacré-Cœur.



Le parc, qui se déploie au-delà du Château Bonaventure, a gardé en partie cette ordonnance qui fut si chère à celui qui exerça, à partir de 1813, la fonction de maire de Jette.



Aux abords du Laerbeekbos (photo de gauche) et au pied du Poelbos (photo de droite) le site a peu changé depuis le temps déjà lointain où les moines cultivaient le sol et extrayaient le grès des carrières de Diligem. Mais... de quoi demain sera-t-il fait?



xelles en 1695 parce qu'il avait, croyait-on, été mis en sûreté au refuge urbain. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les jardins botaniques avaient grand succès et les gens d'église aimaient à en cultiver dans leur enclos. A Jette, dont un médecin bruxellois se plaignait de n'être jamais appelé par les chanoines, ses clients, tellement l'air y était bon et sain, un des religieux, Bernard Wynhouts, originaire d'Enkhuizen, en Hollande, infirmier de l'abbaye, cultivait un *Hortus infirmariae* qui contenait des plantes exotiques et la pomme de terre bien avant que Parmentier n'en eût vulgarisé l'emploi. Non seulement botaniste, mais naturaliste et collectionneur d'objets rares, Wynhouts accumula des fossiles, des fauves empaillés, des coquillages, une grande corne de rhinocéros, des armes japonaises, des statues indiennes, etc. Son herbier, datant de 1633, se trouverait encore à l'université de Gand.

Durant les deux derniers siècles de son existence, l'abbaye entretint, en général, de bons rapports avec les seigneurs de Rivieren, ses proches voisins. Après Antoine de Vriese de Tassis, le château et la seigneurie furent achetés par François Ier de Kinschot, trésorier général de l'archiduchesse Isabelle et chancelier de

Brabant à la fin de sa féconde carrière politique.

Lors du mariage de son fils François avec Gertrude Lanchals, il lui fit cadeau du château de Rivieren et peu après, des seigneuries de Jette, Ganshoren, Hamme, Bever et Relegem que le roi Philippe IV lui vendit définitivement en 1643. François II de Kinschot fut fait baron en 1654, puis comte de Saint-Pierre-Jette en 1659. Sa femme et lui érigèrent sur leur terrain une chapelle à Sainte Anne, dont le culte était fort en vogue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et ils la dotèrent d'une rente annuelle de 60 fl. du Rhin pour des offices hebdomadaires, célébrés par des religieux de Diligem. Située à l'extrémité de la drève de Rivieren, près de la chaussée — alors sentier — de Diligem, elle disparut au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les seigneurs donnèrent également à l'église Saint-Pierre une cloche qui portait cette inscription:

*Peter van den Gheyn heeft mij gegoten tot Mechelen consecrante R.P. Martino Heckio Praelato; Frater Ambrosio Leeuwet pastore: Illustris D.D. Franciscus Kinschotius Brabantiae cancellarius, Illiusque Franciscus et hujus conjux D. Gertrudis van Lanchals Toparchae Jettenses S.S.: Franciscus et Gertrudis D. Anno Salutis M.D.C.L.I.*

Leur fille, Anne-Thérèse, épousa Paul-Philippe de Villegas, seigneur de Lut-

tre, dont les descendants possèdent toujours le château.

L'abbé Corneille Lamberti (1662-1678), ancien curé de Zellik, acheva le dortoir des religieux, agrandit le refuge de Bruxelles et y décora la chapelle, malgré les angoisses causées par les guerres de Louis XIV, dont les troupes ou celles des Alliés cantonnèrent souvent dans les environs, comme en mai 1695 au *Diligemberg*.

Les chanoines, qui résidaient à l'abbaye même, entretenaient de fréquents rapports avec la population villageoise, soit dans les rencontres quotidiennes, soit à l'occasion des festivités. Des témoignages indirects le prouvent: le collier de la gilde des arbalétriers des saints Sébastien et Laurent à Wolvertem qui porte, entre autres, les armoiries des deux prélats Heckius, dont le second construisit, le long du Molenbeek, la jolie cure du village, et celles de l'abbé de Haseler qui se retrouvent au-dessus de l'autel latéral gauche de l'église. Un tableau à la cure de Meise montre des religieux — ceux de Grimbergen dans ce cas — en conversation avec des paysans. A Jette, il y avait également une *schuttersgilde* qui eut l'honneur d'abattre l'oiseau sur le *haagspel* à Bruxelles,

le 5 août 1565, mais le collier en est inconnu.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les périodes de paix permirent aux abbés successifs de continuer les constructions ou d'en faire de nouvelles à l'abbaye même et dans les cures et fermes qui relevaient d'eux. Ils y furent portés par l'émulation architecturale qui s'empara des monastères belges pour mettre les bâtiments au style du jour: le baroque mué en élégant rococo ou, à partir de 1770 environ, revenu au néoclassique Louis XVI aux lignes pures et simples. C'est ainsi que l'avant-dernier prélat, Jean-Baptiste van den Daele (1771-1789) meubla richement la bibliothèque, édifia le quartier des hôtes et posa les fondations de la prélatrice, en même temps qu'il autorisait le curé de Jette à reconstruire l'église paroissiale Saint-Pierre selon les plans de Dewez; elle fut consacrée en 1779 par le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines.

L'abbaye prit également à sa charge le pavement d'une partie de la chaussée de Koekelberg, depuis le village de Jette jusqu'à son enclos, avec le projet de la continuer jusqu'à Wemmel et au-delà. A l'auberge de l'Ancienne Barrière, encore existante, elle percevait un octroi pour en amortir les frais.

#### SUPPRESSION DEFINITIVE DE L'ABBAYE ET DESTINÉE DE SES BIENS

Le XVIII<sup>e</sup>, plus paisible dans son ensemble que les siècles précédents, ne le fut pourtant pas à ses débuts pour Diligem et se termina par l'annexion du pays à la France révolutionnaire, qui marqua pour l'abbaye la quatrième catastrophe de son histoire dont elle ne se releva plus.

En 1718, dans le conflit surgi entre les corporations bruxelloises et le gouverneur-général « ad interim », marquis de Prié, dont le doyen Anneessens fut victime, l'abbé Henri Huys (1689-1720), député aux Etats de Brabant, avait pris parti pour le gouvernement, aussi le peuple furieux saccagea-t-il le refuge de la rue Finquette, incendiant ou jetant dans la Senne meubles et archives. L'abbé ne dut son salut qu'à la fuite par une porte de derrière et un pont sur la rivière.

La fin du siècle fut autrement dramatique. Les tracasseries de Joseph II, puis la Révolution brabançonne retardèrent l'élection d'un nouvel abbé jusqu'en 1790. L'élu, André De Maeght, dut affronter l'invasion française, mais après la bataille de Fleurus (26 juin 1794), il s'exila sur les bords du Rhin, probablement par crainte des représailles envers ceux qui s'étaient montrés les plus fidèles partisans des

Habsbourgs dans le Pays-Bas.

Les exactions de toute espèce s'abattirent sur les personnes et biens ecclésiastiques pour aboutir à la loi du 1<sup>er</sup> septembre 1796 supprimant tous les couvents. Et le 30 brumaire an V (10 novembre 1796), les dix-sept religieux présents à l'abbaye furent expulsés *manu militari*. Aussitôt le mobilier, les œuvres d'art et la bibliothèque furent dispersés; la majorité des livres échouèrent dans un dépôt et se trouvent maintenant à la Bibliothèque royale. Les bâtiments, suivant l'ordre des révolutionnaires, furent abattus, sauf la prélatrice, et les terrains, vendus aux enchères et acquis, pour la plupart, par des spéculateurs français qui firent de fructueuses opérations immobilières; les Belges craignant d'acheter des « biens noirs » par scrupule religieux. La prélatrice, revendue par un de ces spéculateurs et transformée en château, appartint successivement à la famille Libotton-Powis, au notaire Morren, au docteur Capart qui l'habita jusqu'à la première Guerre mondiale, y donna asile aux Jésuites portugais, puis aux enfants débiles des hospices de Bruxelles; elle passa ensuite à l'archevêché de Malines qui en fit la paroisse Saint-Joseph, desservie par le curé Deleux, chanoine de Grimbergen, qui rêva de restaurer l'abbaye mais en vain... La commune de Jette la racheta

Ci-dessous: Cette magnifique Vierge à l'Enfant, d'allure bourguignonne, et provenant selon toute vraisemblance de l'abbaye de Diligem, orne de nos jours le bras droit du transept de l'église Saint-Pierre à Jette.

En page de droite: Les fonts baptismaux de la même église seraient, eux aussi, originaires de la défunte abbaye de Diligem.



en 1955 et vient d'en assurer la restauration.

Parmi les acquéreurs de biens abbaciaux nationalisés se détache un personnage curieux qui a laissé son nom à une modeste « maison de plaisance » et à une rue jettoises.

Nicolas-Melchiade Bonaventure, né à Thionville en 1753, fit ses études de droit à Louvain et s'établit comme avocat à Tournai où débuta sa vie politique. Naturalisé Belge par Joseph II en 1782, il fut élu conseiller des échevins, prit part à la Révolution brabançonne, et sous la première occupation française (1792-93) défendit ses concitoyens contre l'arbitraire des conquérants. En 1794, il fut élu membre de l'administration centrale des Pays-Bas et, en 1795, député du département de la Dyle au Conseil des Cinq-Cents à Paris, où il fit preuve de modération. Il fut, en même temps, nommé président du tribunal criminel de la Dyle, dont les procès se déroulèrent en fonction de la politique mais également dans un esprit de modération, recommandé par le président.

En 1800, il s'installa définitivement à Bruxelles où, dès 1797, associé avec les banquiers Crassous et Fulchiron, de Paris, il avait acheté des biens fonciers un peu partout dans le pays, et entre autres « une petite ferme et un moulin à eau avec 15 bonniers environ de terres labourables, prés et pâtu-

res » à Jette-Saint-Pierre. Le 3 février 1803, il racheta les parts de ses coassociés et il fit bâtir le « château » en style néo-classique sur d'anciennes fondations, probablement par Dewez selon un dessin conservé aux Archives générales du Royaume. En tout cas, le bâtiment se trouve indiqué sur un plan des Archives de l'Assistance publique de Bruxelles, en date du 16 novembre 1804, par le géomètre H. Durel.

Il affectionna certainement cette modeste demeure qu'il orna de nombreux meubles et objets de valeur, selon un témoignage contemporain. Jusqu'en 1821, il acheta encore plusieurs terres et bois à l'entour et il fit dessiner un parc mi-français, mi-anglais par des architectes de jardins qui avaient aménagé celui de Fontainebleau pour Napoléon Ier. Il le fit planter d'essences rares, tracer de vastes allées, propices à l'équitation et à la chasse et décorer de divers pavillons, colonnes et statues, jets d'eau, éparpillés parmi les bosquets et frondaisons.

Promu baron le 17 mars 1811, il se retira de la vie judiciaire mais accepta la fonction de maire de Jette-Ganshoren où il fut installé, en grande pompe, le 25 janvier 1813. C'est en cette qualité qu'il prêta serment de fidélité à l'empereur des Français, puis à Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, le 19 mars 1815, et enfin au régent de la Belgique indépendante en 1831. Entre-temps, il

avait encore acheté à Jette ce qui est maintenant le couvent des Augustines, rue Léopold Ier. Il mourut célibataire, dans son château de Jette, le 24 avril 1831 après avoir été un administrateur consciencieux, zélé et tolérant. Son mausolée, en style Empire, se trouve au cimetière.

Le château, le parc et le bois de Diligem furent achetés en 1834 par la fondatrice de la société du Sacré-Cœur, sainte Madeleine Sophie Barat, d'origine française, pour y ouvrir des classes primaires et secondaires. Une partie des anciennes terres de Bonaventure, qu'il avait transformées en vignobles, fut incorporée dans les bâtiments de l'hôpital Brugmann, commencé en 1911 et inauguré en 1923 par l'Assistance publique de Bruxelles, à la suite d'un legs de Georges Brugmann et construit d'après les plans de Victor Horta.

#### LA PAROISSE SAINT-PIERRE

Le dernier curé prémontré de Diligem à l'église Saint-Pierre fut le chanoine Pierre-Joseph Goolens, de 1791 à sa mort en 1828. Après lui, la paroisse fut desservie par des prêtres du diocèse de Malines. L'église de 1776, devenue beaucoup trop petite pour le village en expansion démographique, fut détruite et remplacée, un siècle plus tard, par une nouvelle en style néogothique en 1879; complètement ache-



vée en 1896, les orgues furent bénites cette année-là par le cardinal Goossens, archevêque de Malines. Le monument funéraire des Villegas, primitivement érigé dans l'église des Annonciades à Bruxelles, supprimée par Joseph II en 1784, fut réédifié dans le transept gauche de l'église Saint-Pierre en 1883. Une très belle statue polychrome de la Vierge et l'Enfant, de facture bourguignonne et les fonts baptismaux viennent presque certainement de l'abbaye. Dans le narthex, on vénère une Vierge habillée à l'espagnole, sous le vocable de Notre-Dame du Perpétuel Secours que l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche, femme de Charles de Lorraine, vint implorer pour un heureux enfantement, sans être exaucée.

L'abbaye de Jette-Diligem avait fortement marqué de son empreinte le passé et le paysage de la région, ce dernier resté presque intact jusqu'après la première Guerre mondiale. Depuis lors, routes et lotissements se sont multipliés; le mur d'enclos et le portail de l'abbaye ont été détruits vers 1930; l'ancien estaminet *Het Jagerke* a disparu dans l'élargissement de l'avenue de l'Exposition en 1958; les buildings surgissent partout au détriment de la beauté rustique. Seule, la prélatrice qui a retrouvé sa splendeur d'antan et les bois aux environs rappellent aux habitants et aux touristes le souvenir de la vieille abbaye.



Ultime estran

## Simple conte des collines

par Philippe DEWOLF

**S**i votre fantaisie vous emporte un jour au hasard entre Louvain, Aarschot et Diest, vous verrez surgir comme par magie une série de hautes collines au sein d'une plaine quasi uniforme; c'est le Hageland. Là s'arrêtera toutefois votre surprise et vous feriez certes figure d'érudit en affirmant que c'est une terre d'élection pour de délicates cultures fruitières, témoins ces

plantations de pêchers là où jadis proliféraient les vignobles. Aussi, posons aujourd'hui un regard moins furtif sur ce coin de Brabant admirable à plus d'un titre.

Etranglé entre la nudité hesbignonne et le spleen campinois, le Hageland hisse bien haut la crête échouée de ses landes vagabondes, qui mordorées sous le voile pudique de l'automne, étrange-



La Campine vient y mourir en ondes de gazon roux

ment blêmes aux temps neigeux, essayant de s'égayer au sourire printanier des genêts en fleurs, épanchent en effusions pourpres les spasmes de leur mélancolie au déclin de l'été. Toute la Campine vient y mourir en ondes de gazon roux et, à l'angoisse hâve des bouleaux tors, répond l'âpreté d'un ciel déchiré par les quatre vents qu'immortalisa Emile Verhaeren:

*« Sur la bruyère longue infiniment,  
Voici le vent cornant Novembre,  
Sur la bruyère, infiniment,  
Voici le vent  
Qui se déchire et se démembre  
En souffles lourds battant les bourgs,  
Voici le vent,  
Le vent sauvage de Novembre... »*



A quand le dernier acte?

C'est avec les stances du poète visionnaire que nous suspendrons notre rêverie, à jamais peut-être. Voici peu, les sites primitifs offraient un abri ornithologique inné et un lieu typique d'associations végétales pour le biologiste. Avec un sursis de quelques années, c'est encore le domaine de la sérénité et du silence que viennent ponctuer les seuls cris d'oiseaux.

Lourdes sont en effet les menaces qui pèsent sur la région, et l'esquisse d'un récent état de fait ne réjouira certes pas les amis de la nature. Rotseelaar a vu bulldozers et lotissements prendre en charge l'urbanisation d'une bonne moitié des 100 hectares de landes du Middelberg. Il s'agit cependant d'un site inventorié par le Dr. Sténuît en tant qu'ultime vestige intégralement représentatif d'un type de végétation propre au Hageland.



Echappée sur la lande

A Wezemaal, face au Beninksberg dont le flanc sud éventré se révèle être le théâtre d'activités pour le moins discutables, on peut déplorer l'établissement d'une zone de récréation assez disparate sur le Wijngaardberg. Notons aussi que la vaste dépression sise entre ces deux remarquables belvédères se trouve inopinément concernée par un projet d'autoroute. Seules la lande du 's Hertogen-

bos à Aarschot, celle de l'Eikelberg et une doline à Gelrode subsistent, enclaves relativement préservées. Rappelons que tous ces sites sont repris dans l'inventaire publié par le Survey National et protégés par les plans d'aménagement du territoire! Ces diverses données nous ont permis de constituer une carte que nous espérons plus explicite que tout commentaire.

avoir aménagé les installations portuaires d'Anvers, réorganisé les défenses de cette place et exécuté d'importantes améliorations dans la Capitale, effectua des plans de percement du tunnel du Mont Cenis reliant la France à l'Italie.

Ce Mont Cenis, massif des Alpes occidentales entre la Maurienne et la Doire Ripaire (3.320 m. ) dont le col (2.083m.) est emprunté par une route construite en 1810 entre la France et l'Italie. Sur le plateau du col, un barrage forme une grande réserve pour l'usine hydraulique d'Avrieux. Au Sud-Ouest de la région a été creusé (1857 - 1871) le tunnel ferroviaire dit du Mont Cenis qui passe, en fait, sous le col de Fréjus. Un peu d'histoire ne manquera certes pas d'intéresser nos lecteurs qui, au cours des vacances, usent de ces voies. Dès les siècles les plus reculés la route du Mont Cenis fut l'un des itinéraires préférés des voyageurs qui se rendaient d'Europe occidentale en Italie. Le général carthaginois Annibal est passé par là avec son armée et serait même parvenu à traîner ses éléphants derrière lui.

Au début du XIXe siècle, Napoléon fit construire une nouvelle route plus large et plus solide que l'ancienne.

Un demi-siècle plus tard, les Chemins de fer résolurent le problème, sous un aspect aussi téméraire que surprenant: le passage sous le Mont Cenis.

Pour les hommes, creuser un tunnel n'était pas une entreprise inédite: en Grèce, il y a plus de 2.000 ans, Cupalinos fit creuser un aqueduc souterrain pour amener les eaux de l'Ampelas à Samos. Au temps de l'empereur Claude les Romains avaient essayé de dessécher le lac de Celano - plus connu sous le nom de lac de Fucino - au moyen d'un canal souterrain de 5 km. de long. Pour percer le sol sur un si long parcours, ils avaient d'abord creusé 40 puits verticaux le long du tracé du canal et partirent du fond de ces puits pour ouvrir la galerie souterraine. Etant donné la nature particulière du sol, ce patient travail de termites devait se terminer par un échec.

Pour le Mont Cenis, le problème se présenta de façon toute différente: la montagne devait être percée un peu au-dessus de sa base et la galerie de-

vait ainsi atteindre 10 à 12 km. Ensuite, la masse montagneuse s'élevait à plusieurs centaines de mètres au-dessus du tunnel. Il fallait donc faire confiance aux prévisions et aux calculs techniques pour travailler, en somme à l'aveuglette, dans les entrailles du Cenis.

L'idée formulée en 1839 ne fut mise en pratique que 25 années plus tard. Et c'est pendant cette période que des pionniers, comme le Piémontais Médaille et le Belge MAUS, travaillèrent à l'élaboration du projet avec patience et ferveur, multipliant les relevés, les calculs, les intuitions brillantes, au milieu du scepticisme général.

C'est à Médaille que revient le mérite d'avoir, le premier, tracé un plan approximatif de perforation et à Maus celui aussi d'avoir réalisé, sur la base des expériences de la technique minière, un modèle de perforatrice qui devait ouvrir la voie à la perforatrice pneumohydraulique de Colladon qui, seule, put assurer le succès de la grande entreprise.

A la moitié du siècle le projet définitif du tunnel était prêt. Il porte les signatures de trois géants de la technique minière: Sommeiller, Grattoni, Grandis, Savoyard le premier, Piémontais les deux autres. Ils s'étaient exercés à ce genre d'activité en dirigeant en qualité d'ingénieurs les travaux de la ligne ferroviaire Gênes - Turin.

Grâce à l'appui de Cavour et de Paleocapa, Sommeiller avait fait construire, aux frais de l'Etat, par les ACIERIES BELGES de COCKERILL, un appareil générateur de force qu'il eut l'idée d'utiliser pour le tunnel du Mont Cenis. Puis, il proposa de perfectionner la perforatrice Bartlett, fille du « Coupe-montagne » de MAUS, en remplaçant la force motrice de vapeur par celle de l'air comprimé à distance, amené sur le lieu de travail par des tuyaux de plomb ou de caoutchouc.

Le 18 mai 1855, la Chambre piémontaise accordait la permission d'effectuer les essais de perforation mécanique pour le tunnel alpin. Deux ans plus tard, l'expérience dans les faubourgs de Gênes donnait d'excellents résultats.

Le 15 août 1857, on promulgua une loi qui autorisait le début des travaux pour le tunnel sous le Fréjus; le 31 août, on s'attaqua au premier bloc de rocher.

La phase héroïque de la grandiose entreprise avait commencé avec le montage de la nouvelle machine; les pièces envoyées de Belgique ne pouvaient être ajustées que sur place car seuls les collaborateurs directs de Sommeiller étaient capables de le faire.

Ce début des travaux du tunnel fut aussi l'un des moments les plus dramatiques de la construction. Les problèmes posés en théorie pour la définition du tracé n'avaient pas tous reçu une solution parfaitement claire en dépit du travail passionné des ingénieurs - dont Maus - et des techniciens. On disait même qu'en dépit de tous les calculs, les deux galeries commencées à chaque extrémité ne se seraient jamais rejointes au centre de la montagne. Une fois le tracé décidé, on avait fixé les points de départ des travaux, au nord près de Modane, au sud près de Bardonnèche.

Victor Emmanuel II inaugura solennellement les deux chantiers de travail, le savoyard d'abord. Bien que la Savoie fût alors plongée dans une atmosphère séparatiste, les fêtes en l'honneur du Souverain et du Prince Jérôme, le cousin de Napoléon III, qui représentait la France, furent assez cordiales. Le premier bloc de rocher extrait des entrailles du Mont Cenis fut transporté à Culoz, pour devenir la première pierre du pont international du Rhône, dont on venait d'entreprendre la construction. C'était là un geste symbolique, voulu par Cavour, au moment où le grand homme d'Etat cherchait à établir des relations plus cordiales avec la France, avant la perte presque certaine de la Savoie.

La tâche s'avérait complexe et nos ingénieurs se trouvaient en face d'une infinité de problèmes. La perforation de la montagne n'était qu'une des tâches qui les attendaient. D'autres plus inquiétantes s'y trouvaient attachées. Les villages de Modane et Bardonnèche n'étaient pas du tout préparés à soutenir le rôle qui allait leur être assigné.

Où donc loger les milliers d'ouvriers nécessaires? Où trouver le ravitaillement? Comment se procurer l'énergie indispensable aux perforatrices? Comment établir un service d'approvisionnement d'outils et de poudre pour les travaux?

C'est alors que Sommeiller fit édifier des baraquements, installer une poudrière, constituer des coopératives; qu'il s'improvisa ingénieur hydraulique pour capter les eaux de l'Arc et de la Doire qui devaient fournir l'énergie à convoyer vers le tunnel; qu'il dirigea les calculs trigonométriques pour préciser le tracé du tunnel; qu'il ordonna en Belgique les machines nécessaires dont il alla surveiller la construction; qu'il fit installer des ateliers de réparation pour les inévitables dégâts de matériel. Tout ceci se passait aux alentours de 1859, l'année de la guerre qui ne fut qu'à demi-victorieuse et à la suite de laquelle, en 1860, l'Italie céda la Savoie à la France.

Et le tunnel? Par bonheur, le clairvoyant Cavour avait fait inclure dans les

clauses de cession un article par lequel le Piémont se réservait le droit de mener les travaux à bonne fin. Sommeiller, Savoyard de naissance, opta pour le Piémont et devint Italien, peut-être pour ne pas se détacher de son œuvre bien-aimée.

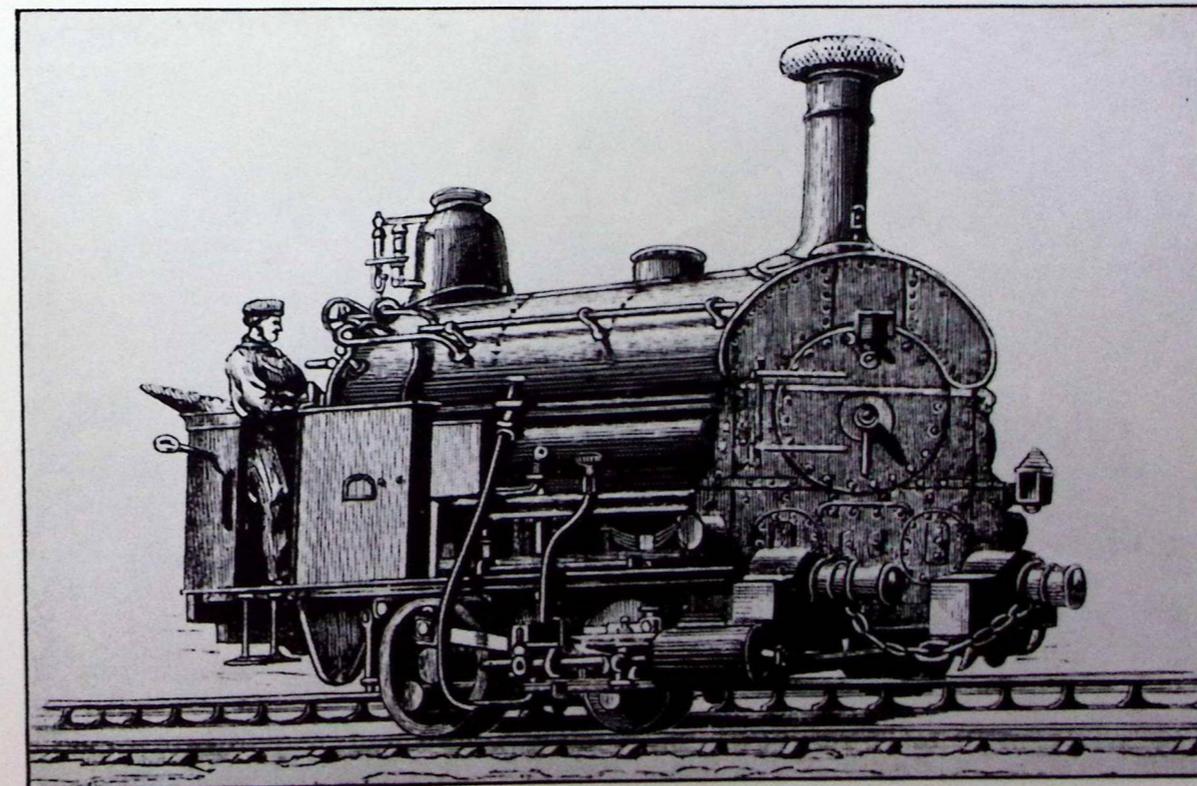
Enfin, le 6 novembre 1860, un premier groupe de compresseurs entra en fonction dans le chantier sud. Le 12 janvier 1861, les perforatrices faisaient leur entrée dans la galerie. Jusque là, on avait avancé à coups de pioche, de 75 cm. par jour en moyenne! Dès que les perforatrices furent en action, l'avance journalière monta à 2 mètres.

C'est alors que commença le « voyage au centre de la terre ». La roche, relativement tendre, exigeait un système d'excavation particulier, à section

complète, qui devait être aussitôt suivi par un travail de consolidation et de revêtement de maçonnerie afin d'éviter que le poids des blocs rocheux ne provoquât des éboulements. Le front d'attaque avait été réduit à une section minima de 3 mètres 40 sur 2 mètres 40, presque entièrement occupée par les perforatrices et leurs supports.

Par bonheur, et contrairement à ce qui se produit d'habitude dans des travaux de ce genre, les ouvriers n'eurent pas à lutter contre des infiltrations trop abondantes d'eau ou contre des échappements de gaz. Le seul obstacle vraiment redoutable fut un banc de quartz, extrêmement dur, dans la galerie nord et qui demanda 27 mois d'efforts; 27 mois pour perforer un peu plus de 50 mètres de rocher! Les ouvriers, obli-

Locomotive Fell, à rail central, du type de celle qui fut utilisée momentanément sur les pentes du Mont Cenis.



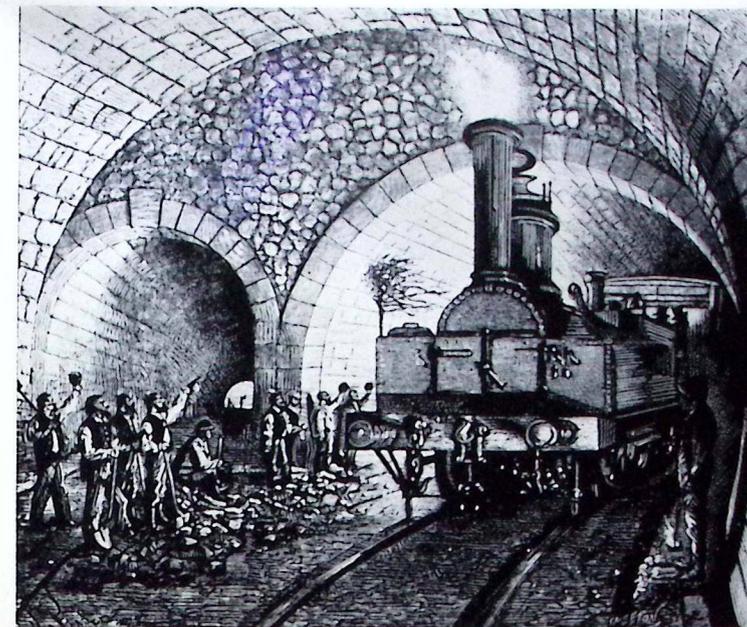
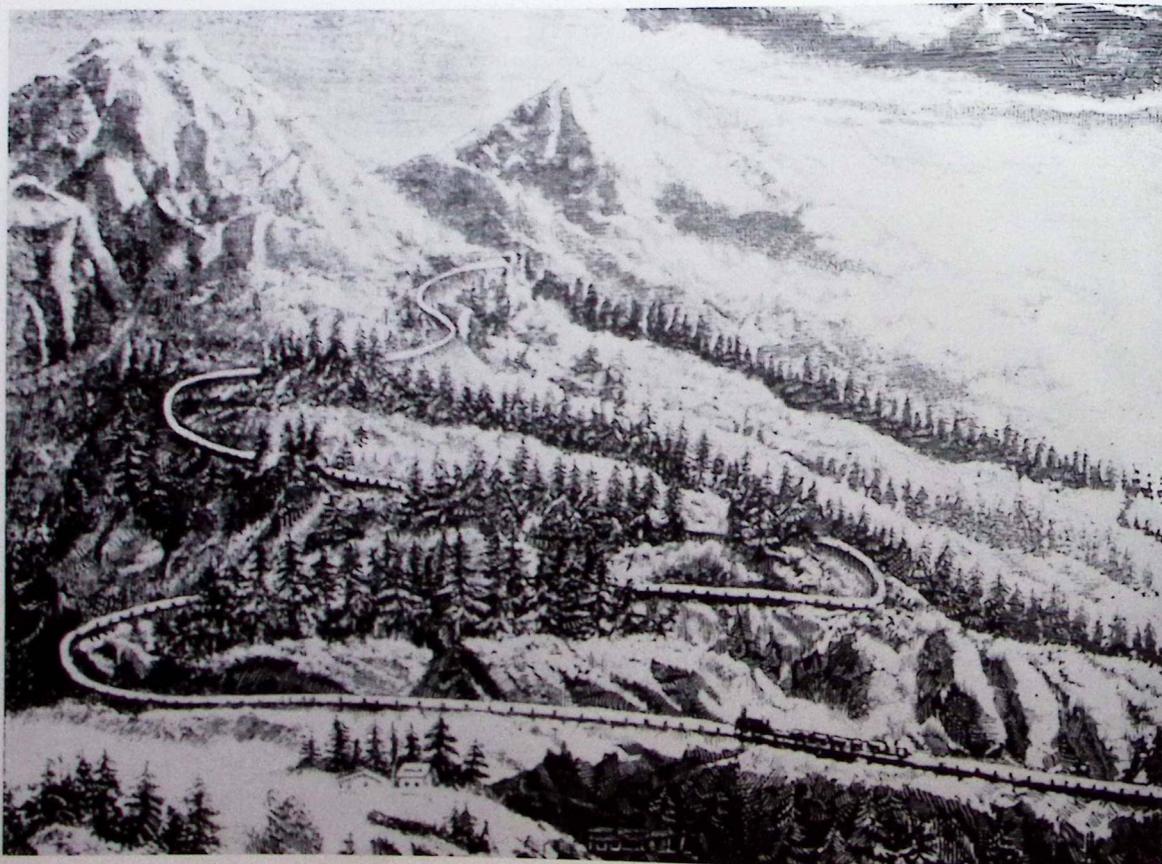
gés de changer les pointes des foreuses jusqu'à 380 fois par jour, étaient sur le point d'abandonner le travail, d'autant plus découragés qu'un grave accident s'était produit près du chantier nord. En effet, le 6 novembre 1865, la poudrière où l'on préparait les charges de poudre pour faire exploser les mines sautait en l'air dans un fracas indescriptible, détruisant les baraquements, causant dans tout le pays les plus graves dégâts. L'explosion avait retenti dans toute la vallée jusqu'à Saint-Michel de Maurienne. Ce tragique accident avait fait 10 morts et de nombreux blessés. Le banc de quartz fut néanmoins vaincu et les travaux continuèrent sur un rythme normal. Tandis que 39 ouvriers couvraient le front d'attaque, derrière eux, dans la zone qu'ils venaient de per-

cer - et séparés du chantier d'avancée par une partie mobile - les maçons et les charpentiers élargissaient la section du tunnel, la renforçaient de charpentes et d'ouvrages en maçonnerie. Tout ce travail était accompli à la lumière des lampes à huile, avec un système d'aération plutôt rudimentaire qui n'en avait pas moins été l'objet de soins spéciaux de la part de la direction. Le matériel de déblaiement - et celui qui était nécessaire aux travaux - partait des chantiers ou y arrivait sur des chariots trainés par des chevaux. On avait même des écuries à la suite de l'armée des explorateurs du Mont Cenis. La curiosité, l'intérêt du public étaient tels que des visiteurs de tout genre affluaient aux chantiers extérieurs. C'est ainsi que - durant les 13 années qu'il

passa au Mont Cenis - Sommeiller reçut la visite de hauts personnages et de chefs d'Etat, de simples touristes, de savants et de techniciens, tous incrédules et stupéfaits d'admiration devant la gigantesque entreprise. Parmi les curieux il y en avait même qui exprimaient la crainte que le centre de la montagne ne fût un vide rempli de feu et de magma en fusion.

Entre-temps l'essor extraordinaire donné par les travaux du tunnel au commerce de la région avait incité à moderniser la voie de transit au dos de la montagne; aussi, quand l'Anglais Fell eût fait dans son pays l'expérience pratique d'un système spécial de traction, la crémaillère, le Gouvernement italien décida d'en faire l'application au Mont Cenis en attendant que la voie ferrée

Chemin de fer, à rail central, installé sur le Mont Cenis en attendant l'achèvement du tunnel.



Passage de la première locomotive dans le tunnel du Mont Cenis, à l'intersection de la galerie principale et de la voie de raccordement.

souterraine fût terminée. Avec l'appui et l'assentiment de la France, le chemin de fer à crémaillère commença à fonctionner le 15 juin 1868 de Saint-Michel de Maurienne jusqu'à Suse, tête de ligne des chemins de fer « Victor Emmanuel », à la vitesse de 24 km. à l'heure. Mais le moment où les héroïques travailleurs des deux bras du tunnel allaient se rencontrer n'était plus éloigné. Les équipes parties du territoire italien avaient atteint le point extrême de leur tracé le 22 novembre 1869. Impatients d'aller de l'avant, ils obtinrent l'autorisation d'aller à la rencontre du chantier nord, bien qu'il y eût des risques.

Le 9 novembre 1870, les ouvriers du front d'attaque du chantier sud entendirent le bruit des foreuses du chantier nord.

La rencontre était désormais imminente. Le 20 décembre, les deux équipes entendaient distinctement tout ce qui se faisait sur l'un ou l'autre chantier. Le jour de Noël, à 4 h. 20 du matin,

les perforatrices abattaient le dernier rempart rocheux. Les hommes délirant d'enthousiasme échangeaient les plus chaleureuses poignées de main et Grattoni envoyait à Sommeiller - qui se trouvait à Turin - le télégramme repris en tête de cet article.

Le succès était complet. Les deux galeries de percée se rencontraient à plus de 6 km. du point d'origine avec un écart de 60 cm. de dénivellation et 40 cm de déviation. La compétence, l'héroïsme, la ténacité des ingénieurs et des ouvriers avaient vaincu les Alpes.

Le monde entier délira d'enthousiasme à l'annonce de la nouvelle. Partout on célébra l'exploit du Mont Cenis. En Italie, on commença les préparatifs des fêtes qui devaient marquer l'événement. La France venait de subir la terrible défaite de la guerre contre la Prusse et se trouvait en face d'autres problèmes.

L'aménagement du tunnel fut accompli en un temps record. Entre-temps, les compagnies de chemins de fer fran-

çaise et italienne faisaient construire les voies ferrées qui devaient relier le tunnel à leurs réseaux respectifs.

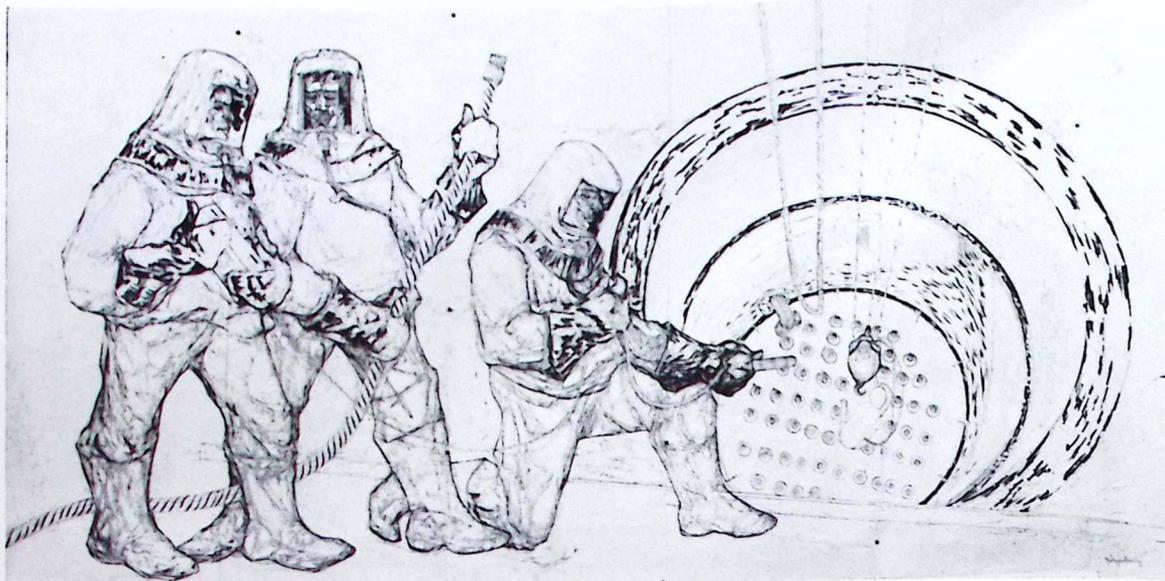
Le tunnel fut inauguré officiellement le 19 septembre 1871.

Le premier train, chargé d'une foule enthousiaste et d'invités d'honneur, passait sous le tunnel le 19 septembre à 10 heures du matin: en 22 minutes, il couvrait le parcours Bardonnèche-Modane et ouvrait le trafic sous le Mont Cenis.

Le développement des trafics entre les pays d'Europe occidentale fut ainsi grandement favorisé, surtout après l'électrification de la ligne, en 1911.

C'est ainsi que dans l'histoire du progrès et des conquêtes du travail humain, Sommeiller, ses collaborateurs - dont notre Henri MAUS - et tous ceux qui travaillèrent au Mont Cenis, hardis pionniers des tunnels alpins, ont laissé un souvenir impérissable.

Bibl. « L'Italie » Revue Touristique et Ferroviaire - n° 99.



## Dessins et gouaches d'Edmond Dubrunfaut

*Monsieur Dubrunfaut, j'ai la plume pataude en journalisme, et si j'ai fanfaronné au sujet de cet article, si j'ai mangé, en faraud, mon pain blanc avant celui qui m'est départi, je ne regrette pas ma maraude: j'ai glané, par bribes et morceaux, des miettes de notre entretien; à chaque rencontre, suffit son levain: la vôtre a levé des épis fermes de froment...*

J.P.F.

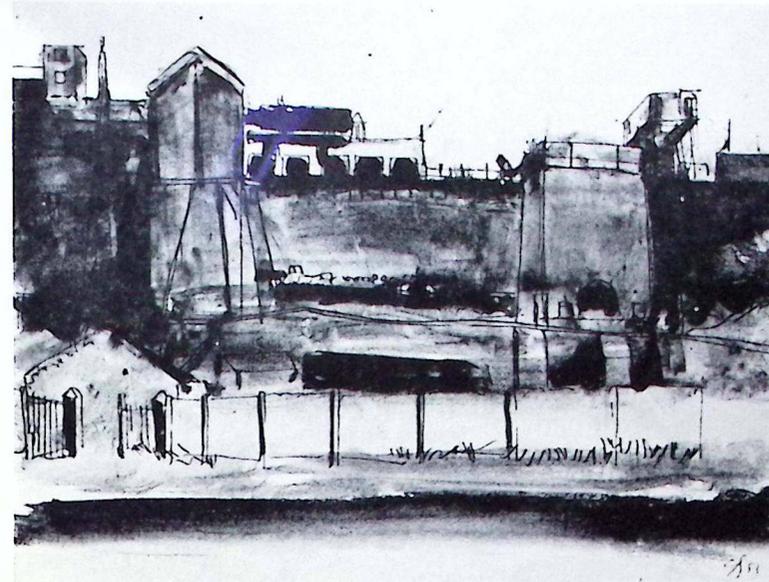
par J.P. FLAMENT

CHACQUE expression artistique amorce un dialogue. Et si la parole garde de fervents adeptes férocement attirés par le choix de syllabes assemblées propres à la mélodie, la poésie écrite d'aujourd'hui n'obtient plus l'audience d'hier. N'entend-t-on

pas formuler cette réflexion: « La poésie ne se lit pas »? Mais sitôt quelque récitant prend-t-il à cœur de vous interpréter le morceau de son choix que l'intérêt de l'auditoire s'éveille à l'émotion de l'instant. Tout enfin se ressent par l'attrait de présentation de l'œuvre et

notre époque vit de plus en plus dans le sens « audio-visuel ».

« Visuel » entendrait — bien sûr — la lecture. Mais l'image a conquis, de nos jours, les esprits à tel point que force nous est d'admettre que l'homme déchiffre de moins en moins l'alphabet de



En page de gauche: « Le temps de l'atome » (carton de tapisserie).

Ci-contre: « Les vieux fours à chaux », 1953 (collection privée).

Ci-dessous: « Comme une lune » (lavis, encre de chine).

son aïeule pour aiguïser son acuité perceptive sur l'image projetée. De là, l'inévitable responsabilité accrue de l'inventeur de cette image, qu'il soit le programmeur d'une émission télévisée, qu'il soit l'éditeur d'un journal dont l'image devient le facteur attirant plus encore que les titres à la une, qu'il soit aussi et surtout l'artiste, créateur de la composition graphique.

Plus encore que tous les producteurs artistiques, dans quelque domaine qu'ils agissent, l'artiste, qui s'exprime par le moyen du dessin, s'inscrit dans la lignée des maîtres à penser de son temps. Et l'influence qui se dégage d'un dessin a souvent plus d'importance sur un public moyen que la plus élaborée des théories philosophiques.

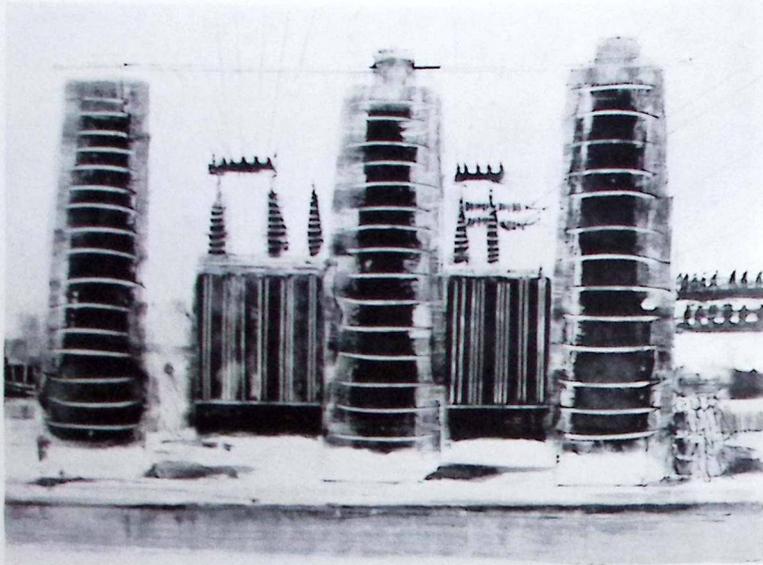
Cela, Edmond Dubrunfaut l'a très bien compris, et d'entreprendre une véritable dialectique par le truchement de ses dessins, il n'y avait qu'un pas.

L'artiste, par son témoignage, se veut social; et de découvrir par un dessin dépouillé les aspects historiques des luttes ouvrières en Belgique. Resurgissent alors les atrocités des guerres civiles, grèves sanglantes, noirs complots dont les journaux ont souvent tu les échos pour ne pas amener une opinion publique oublieuse de ses responsabi-

tés. C'est par le crayon, le trait noir mordant dans sa précision, les dégradés de fusain que réapparaissent ces images cruelles, réalistes sans rechercher le mélodrame, combien pénibles de luttes anciennes ou récentes qui ont brisé des élans généreux par le seul fait

que des revendications sociales apparaissaient trop « d'avant-garde » aux magnats de l'époque; et si, tout en suivant les étapes farouches de ces violences, l'on se demande, de dessin à dessin, de quelles revendications il s'agissait, une amertume nous grimace





A gauche, en haut: « La grande centrale » (lavis, encre de chine - 1961); en bas « Sur fond de terre » (fusain).

En page de droite: « Sur la glace » (carton de tapisserie, détail).

un sourire qui ne s'efface pas de sitôt, car il est difficile d'admettre qu'aujourd'hui pour demain, une répression tout aussi sanglante éclate en contre-jour d'une revendication « avancée » ... Et pourtant, cela se pourrait! Non dans un but revanchard, mais dans le même esprit de témoignage d'un passé vécu — par trop récent pour ne pas en prévenir les affres d'une ré-

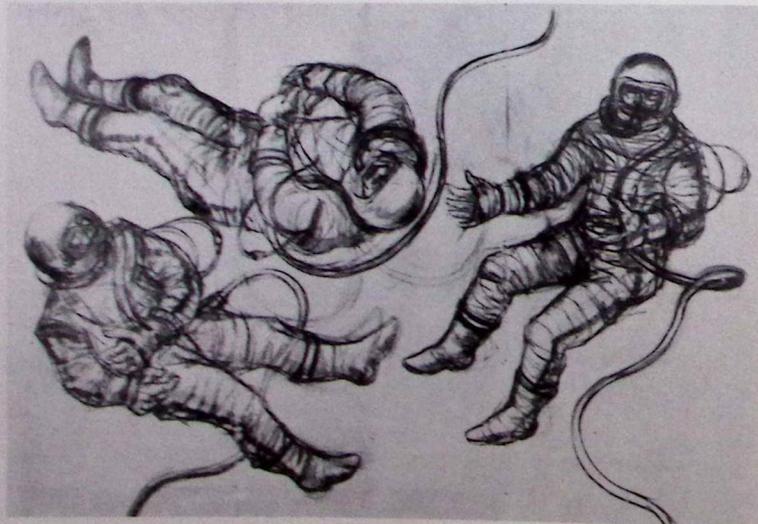
surgence — Edmond Dubrunfaut s'est attaché à présenter cinq années d'occupation allemande. N'ayant pas subi les camps de déportation, l'artiste ne s'y est arrêté que sur quelques dessins, se basant sur des récits qu'on lui faisait. Cependant, le fait social de la vie civile sous l'occupation ennemie, la vie occulte des noyaux de résistance, les étapes lentes

— mais efficaces — d'une volonté unanime à l'usure morale des troupes d'occupation, deviennent sous le crayon de l'artiste autant de tableaux rudes, mais significatifs, relevant des faits anodins — qui avaient cependant une importance primordiale — au cours de la lutte sourde et quotidienne de notre population rurale et citadine.

En marge de ses grands thèmes sociaux, gravitent de nombreuses études de la nature. Une fleur de lis, une colombe, une chèvre, un épi de blé, un cep de vigne et ses grappes de raisins; autant de croquis happés au fil des rencontres.

Tel un écrivain annoté au passage de menus bouts de papier, et les empile dans quelque tiroir secret, et les insère — au fur et à mesure des occasions — dans le corps d'une rédaction corrigée à maintes reprises, Edmond Dubrunfaut rassemble dans ses cartons d'innombrables visions prises au vol et les remploie à meubler les blancs indésirables d'une œuvre dont, à l'époque de la concrétisation, seuls les personnages centraux dominent son inspiration.

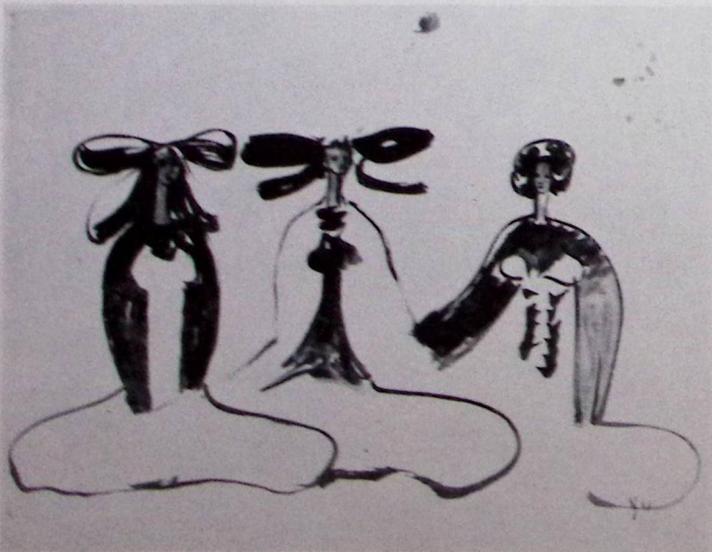
Ainsi, son esprit — curieux de l'homme — s'attache-t-il aussi à ce qui entoure l'homme, à ce qui le touche, à ce qui peut l'émouvoir; ce qui lui permet de





Ci-contre: « Anita lisant » (mine de plomb 1956).

Ci-dessous: « La réparation des filets » (1949).



parachever la fresque humaine qu'il a entreprise par les menus détails qui accusent la finition d'une œuvre.

Travail fini, certes non! Edmond Dubrunfaut se rebiffe, et de montrer ses nouveaux projets, et de pousser les hauts cris: « Tout n'est pas encore dit! » « Tout n'a pas encore été dit! »

Eveillé à quelque détail que ce soit de la saga des hommes, Edmond Dubrunfaut tisse — en quelque sorte — une vaste anthologie du travail, de la douleur, de la joie et de la peine des hommes.

Né à Denain, élevé dans le vaste pays calcaireux du Tournaisis, il s'est appliqué à brosser les fresques du « pays blanc », dans lesquelles apparaissent des hommes minuscules en regard des immenses fours à chaux, imposants édifices dressés comme autant de Tours de Babel.

C'est ce même contraste de l'homme vis-à-vis de son champ d'action, que l'artiste a voulu exprimer par les dessins de carrières à ciel ouvert du site d'Ecaussinnes: étonnants amalgames de pierres entaillées par paliers parmi

Ci-contre: « Chardon » (mine de plomb - 1958).

Ci-dessous: « Les carriers » (lavis, détail).



lesquels les hommes se trouvent quasi écrasés par la tâche.

Au pied des immenses piliers des groupes électrogènes aussi, l'homme — tel un insecte — canalise cependant les forces dynamiques qui semblent le dépasser, mais dont il est le premier utilisateur.

Le poète Georges Linze a magnifié la machine en suivant, pas à pas, l'évolution prodigieuse de la technique, mais le laudateur est resté à l'écart de l'emploi de cet outil, plus ingénieusement conçu à chaque fois, pour décupler sa puissance et ses performances.

Edmond Dubrunfaut, lui, cherche à comprendre la place de l'ouvrier aux commandes de sa machine et ne manque pas de placer l'homme par-dessus l'invention la plus prestigieuse qu'elle soit.

Edmond Dubrunfaut reste humaniste devant le progrès: jamais l'outil ne se substituera à son créateur.

Le dessin en lui-même n'est pas un aboutissement. C'est une manière de s'exprimer. C'est une discipline à la-



quelle Edmond Dubrunfaut s'est attaché, pour mieux accomplir ses réalisations en tapisseries murales. Tout l'effet chromatique ressort d'une étude approfondie de gammes de couleurs complémentaires, lesquelles en se mariant dans le tissage des fils de laine définissent tous les aspects durables de la tapisserie. Si l'on juge par le nombre de critères auxquels il est nécessaire à l'artiste de se soumettre, depuis l'intensité d'une



teinture, sa durabilité vis-à-vis de la lumière surtout, de l'atmosphère aussi, de sa qualité chimique, on en arrive à comprendre que tout réside, en effet, dans la composition graphique du « carton », dans la *décomposition analytique* des formes à colorer. Si bien que l'artiste devient en quelque

sorte un chimiste averti doublé d'un architecte minutieux. Ses cartons réalisés à grandeur nature, reproduisent fidèlement en noir et blanc les détours graphiques d'un coloris. Véritable puzzle aux formes les plus extravagantes prises séparément, l'œuvre réunie souligne un dessin qui ne s'effacera pas,



En haut: « Pigeon » (lavis, encre de chine - 1969).

Ci-dessus: « Marcinelle 1956 » (lavis, encre de chine).

Ci-contre: De la série « 50 témoignages » (lavis - 1943).



Ci-dessus: « Mineur et enfant », 1954 (collection privée).

Ci-contre: « Le pompage de pétrole ».

Ci-dessous: « Les pendus » (détail, gouache - 1945).



malgré les dégradations de couleurs et la patine du temps. L'essentiel réside à pérenniser le message grâce à la précision du graphisme. Les artistes liciers du passé suivaient la mode de leurs siècles et ressuscitaient les grandes fresques mythologiques mêlées aux grands thèmes favoris des cours princières. Edmond Dubrunfaut a le sentiment précis d'un message du siècle à conserver dans l'avenir, et si les héros et dieux grecs prenaient quelque signification de symbole du temps de la Renaissance ou celui des Absolutismes, le héros du

XXe siècle reste l'*homme actuel* dans toutes ses activités humaines. C'est ainsi qu'il accorde signification à la présence actuelle des hommes aux champs; ses fresques des travaux agricoles sont plus qu'une initiation à quelque retour aux sources que d'aucuns se plaisent à proclamer. Edmond Dubrunfaut a vécu parmi la paysannerie, fière des rudes efforts quotidiens, population rurale qu'il a côtoyée, vieille lutteuse à bout de bras pour chaque parcelle de terre défrichée, pour chaque moisson recueillie. Et si l'artiste a dressé l'inventaire des efforts consentis par l'homme depuis

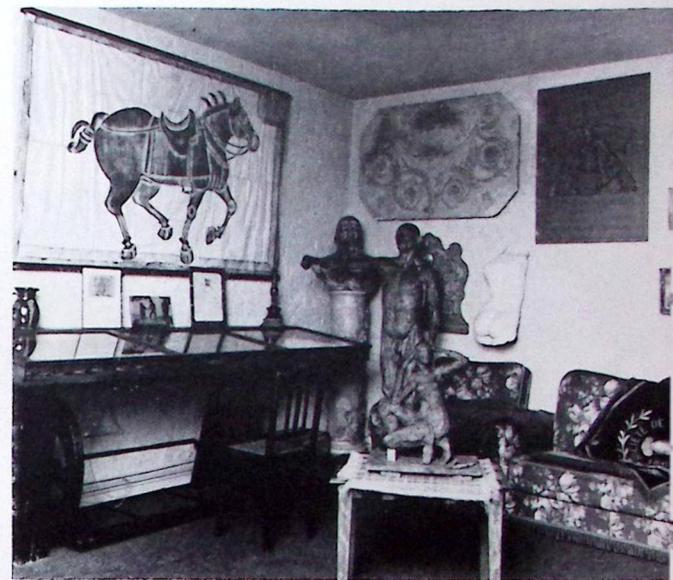
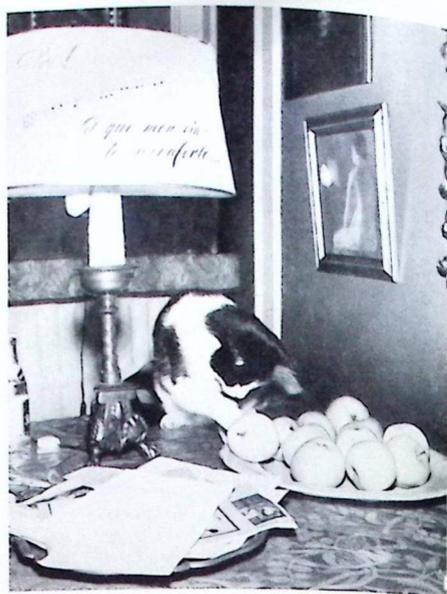


la taille souterraine dans les puits charbonniers jusqu'à l'entraînement régulier des athlètes, Edmond Dubrunfaut fixe les yeux sur l'avenir et les performances risquées des astronautes deviennent pour lui une source nouvelle d'inspiration. Foi profonde en l'homme, en sa technique, en son avenir. Affirmation de sa présence manifeste au travers de tous ses actes, dans ses gestes quotidiens

souvent méconnus. Edmond Dubrunfaut par son témoignage visuel, accuse le sommeil de la monotonie qui engourdit nos perceptions, qui déséquilibre nos sentiments, qui atrophie notre conscience humanitaire. Dans quelles proportions, notre cœur est-il resté ouvert à son message?... L'avenir en décidera, mais l'homme continuera de créer, de vivre et d'aimer dans l'effort consenti par son génie...

# Charles Stepman

par Jacques DORMONT



ELLES sont bien rares, me semble-t-il, les demeures d'artistes disparus, qui continuent à vivre comme si se réalisait la naïve croyance en la survivance de l'âme; non pas des demeures qui sont devenues, avec l'atelier, des musées uniquement, des lieux de pèlerinages, mais des carrefours où continuent à circuler, dans tous les sens, les souffles spirituels d'antan. Cette vitalité du souvenir qui est le prolongement, en une vie relativement différente, des enthousiasmes artistiques et culturels des disparus, cette rareté, c'est l'atelier Charles Stepman, joyau culturel dont peut être fière la Commune de Koekelberg. Et le cœur qui ranime la permanence de ce passé recueilli n'est autre que Madame Stepman, héritière temporelle et spirituelle d'un domaine fait d'œuvres du sculpteur, de dessins et de peintures d'amis, de collections diverses et d'activités culturelles, de ces activités même que Charles Stepman entreprenait en dehors de chez lui, que sa dame entretient désormais dans la pittoresque intimité de son chez elle, et qui porte la même dénomination d'alors: Cercle d'Art Eugène Si-

monis. Que, visiteur amoureux de belles choses, Paulette Stepman vous accueille, elle s'efface aussitôt en toute modestie, laissant se répandre en vous l'ambiance de toujours, qui vous prend dès le couloir, quoique l'hôtesse elle-même diffuse le rayonnement de cette même ambiance, quoiqu'elle soit elle-même le poids vivant du souvenir. Vous êtes alors prié d'entrer dans une pièce, celle où le maître, d'une spontanéité première, recevait, où pareillement Paulette Stepman reçoit, où elle donne ses leçons de piano, de chant, de diction, etc... Si vous lui montrez, malgré vous, comme subjugué, l'intérêt que vous prenez à tout ce qui est accroché aux murs, à tout ce que les armoires vitrées contiennent de livres, de dessins, de photos, et que vous lui dites votre émerveillement, elle agit, comme c'était la touchante habitude de la maison: elle vous fait faire un pas de plus dans l'intimité des lieux, et c'est la salle-à-manger qui vous retient de sa lumière feutrée que semble voluptueusement goûter le gros matou couché sur un coin de la table, parmi

des copies de poèmes, des coupures de journaux, la tête contre le comptoir coloré de fruits et la queue contournant avec grâce le pied de la lampe à abat-jour ovale. De là, vous êtes conduit dans une vaste salle éclairée par la lumière venue d'une large baie oblique, clairière cernée de hauts socles portant les sculptures de Charles Stepman, celles mêmes qui ont été exposées, il n'y a guère, à Tirlemont. Figures allégoriques et réalistes, mais aussi des portraits, notamment de Paulette Stepman, dont le sculpteur aimait recréer le profil expressif et spirituel, où il retrouvait agréablement le charme auvergnat, charme où résonne, par quelle mystérieuse magie? un vrai nom de terroir: Paulette Fafournoux. Vous êtes ensuite invité à monter un escalier apparent, et de ce fait à longer une paroi biaisée chargée d'œuvres diverses. Ces marches conduisent à un petit atelier, qui était l'intimité même de l'artiste, le lieu favorable aux réalisations des rêveries, à la fermentation des pensées, bien que les murs ne soient pas austères. Au contraire, ils ont l'accent joyeux d'une débauche

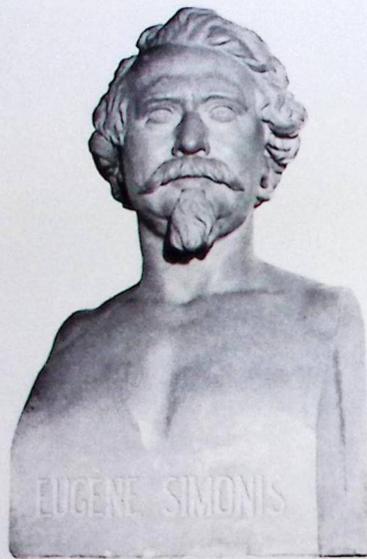
d'art, quoique étant celui même du silence, mais multiple et coloré. C'est certes avec quelque regret que l'on en redescend. Mais l'intérêt ne diminue pas pour autant, dès que vous faites un autre pas vers une pièce que l'on peut appeler de transition, qui est un petit musée folklorique où sont exposés, outre des œuvres d'amis, des objets qui concernent l'ancien temps de la commune de Koekelberg: fanions, affiches, cartes-vues, etc... qui ont été pour Charles Stepman le suc que butinait son enthousiasme de chroniqueur quand il entreprenait d'écrire la monographie consacrée à sa commune d'avant l'autoroute qui la coupe en deux, qu'il n'a pu malheureusement continuer, que l'ami Louis Verniers a achevée, et qui a été couronnée, en 1966, du Prix Edgard Spaelant décerné par le Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. (1)

Et quand ce visiteur, c'est l'auteur de cet écrit, ce n'est pas sans émotion qu'à la vue de tout ce qu'il retrouve, il revit les moments les plus forts de son enfance alors qu'il était l'élève de Mon-

sieur Stepman, à l'Institut de Berchem-Ste-Agathe, alors aussi que plus tard il devint son invité hebdomadaire lorsqu'il fut devenu Bruxellois. Bien des choses visibles et tangibles sont imprégnées du souvenir de maintes explications et réflexions faites sur tous les sujets, de maintes envolées langagières, de maints éclats de gaîté parfois piqués de soupçons d'ironie, de maints enthousiasmes brûlant du feu de l'amour de la culture, de cette culture qui a toujours été le bien spécifique de cette maison, qui est maintenant le souci de Paulette Stepman, à laquelle elle a voulu donner un toit, là où elle conduit, une

En page de gauche, en haut: La salle à manger vous retient de sa lumière feutrée que semble voluptueusement goûter le gros matou couché sur un coin de la table, parmi des copies de poèmes, des coupures de journaux, la tête contre le comptoir coloré de fruits...; en bas: Charles Stepman: Masque de Verlaine (bronze) sur socle en pierre volcanique d'Auvergne, une des œuvres typiques ornant le grand atelier.

Ci-dessus, à gauche: L'atelier de moulage où se tiennent, depuis 1968, les salons annuels du Cercle Eugène Simonis; à droite: la pièce dite de transition abrite, de nos jours, un petit musée folklorique.



Ci-dessus: Buste d'Eugène Simonis, par lui-même.  
Ci-dessous, à gauche: Le petit atelier où Charles Stepman aimait se retirer; à droite: un aspect du grand atelier où abondent sculptures, dessins, tableaux, figures allégoriques ou réalistes.

En page de droite: En haut: Couverture de l'ouvrage que Charles Stepman et Louis Verniers ont consacré à la commune de Koekelberg dans le cadre de la région nord-ouest de Bruxelles (Bruxelles, 1966, 324 pp.) et qui a obtenu le « Prix Edgard Spaelant 1966 ».

En bas, à gauche: Séance d'hommage au poète Albert Toetenel en l'Atelier Charles Stepman (octobre 1969). On reconnaît au premier rang, de gauche à droite: le poète français Gaston Bourgeois et Madame Bourgeois, le bourgmestre de Koekelberg, A. Swartenbroeks et Madame A. Toetenel.

En bas, à droite: Quelques artistes du Cercle d'Art. Eugène Simonis en conversation animée lors de l'inauguration de l'Atelier Charles Stepman, le 26-4-1968.

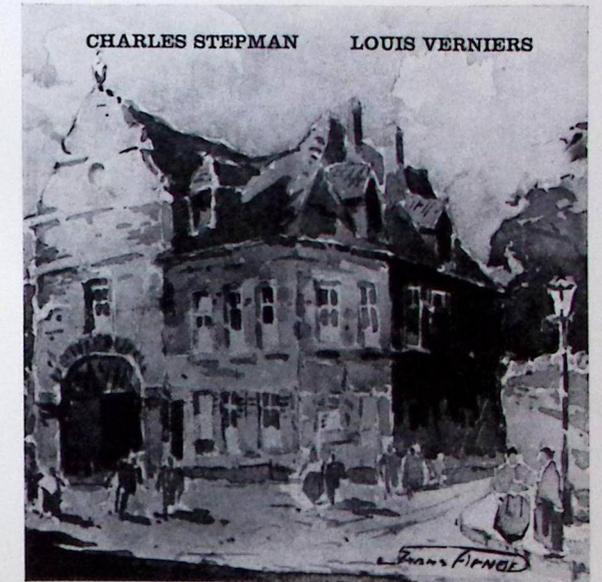
fois de plus, le visiteur, au fin fond de la demeure, dans l'atelier de moulage. C'est une pièce ni trop grande, ni trop petite, faite d'enfoncements dont l'allure pittoresque brise toute monotonie, chapeauté de solives apparentes qui soutiennent une toiture malheureusement en mauvais état, délimitée par des murs de briques badigeonnées et, en certains endroits, recouverts de jute. Elle est ainsi devenue une salle d'exposition, agréablement aménagée avec l'aide de quelques membres et sympathisants du Cercle.

C'est là que se tiennent désormais, depuis 1968, les salons annuels du Cercle Simonis. C'est là également qu'a eu lieu une première exposition individuelle, celle de Lode Maes. C'est dans les trois dernières pièces que se sont tenues des séances de musique vocale, des récitals de piano (Martin Stevens), une séance de poésie consacrée à Maurice Carême, et récemment, une manifestation d'hommage au poète Albert Toetenel, en présence du poète français Gaston Bourgeois, alors qu'une exposition réunissait, pendant une quin-

zaine de jours, les céramiques d'Elza Jacquy, des tapisseries de Remi Smits, des peintures du débutant André Toetenel et des dessins de l'ancien élève de Charles Stepman. Mais Paulette Stepman est disponible pour bien d'autres choses: elle fait passer des films sur l'art, comme Guernica, les fresques romanes, les sculptures irakiennes, les trésors du Kremlin, etc..., elle a organisé des visites guidées, à Malines à l'occasion de l'exposition de Rik Wouters, à Bruges lors de celle des Primitifs, ainsi qu'une fête breughelienne et, il n'y a pas bien longtemps, une soirée originale où l'art s'est intimement mêlé à un souci d'humanité.

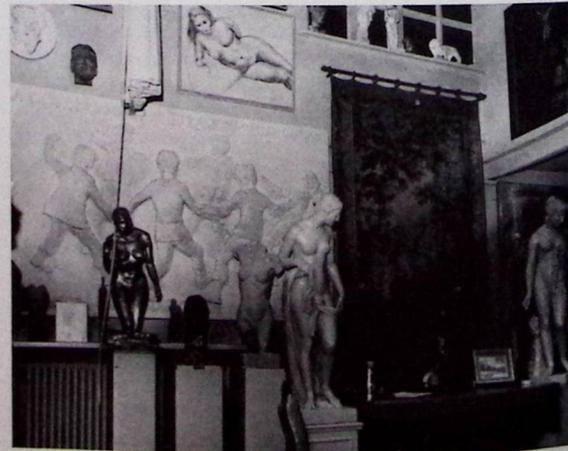
Et je lis dans le cahier des activités du Cercle, à la date du 13 décembre 1969:

« Soirée Gitane présentée et animée par le journaliste Antoine Demol. Exposition « Fils du Vent »: peintures et sculptures (Jef Bourgeois, Pol Demesmaecker, Jeanne Leenaerts, Lode Maes, Remi Smits et ses élèves, Charles Swijncoep, Van Wayenbergh, Jan Verdoodt, Jean Vernailien).



## KOEKELBERG

dans le cadre de  
la région NW de Bruxelles





« La Polonaise » (plâtre patiné, haut: 44 cm), une sculpture caractéristique de Charles Stepman.

Récital de musique « Manouche » par le Trio Yakateoch (Cousins de Django Reinhardt).

Audition de poèmes (Joseph Delmelle, Georges-Marie Matthys) et disques gitans.

Foire aux livres: œuvres de tziganologues réputés.

Dégustation de spécialités « Romni » et buffet froid.

Bal populaire, à l'accordéon: le virtuose Jules Blaute.

Un comité de défense fut créé ce soir-

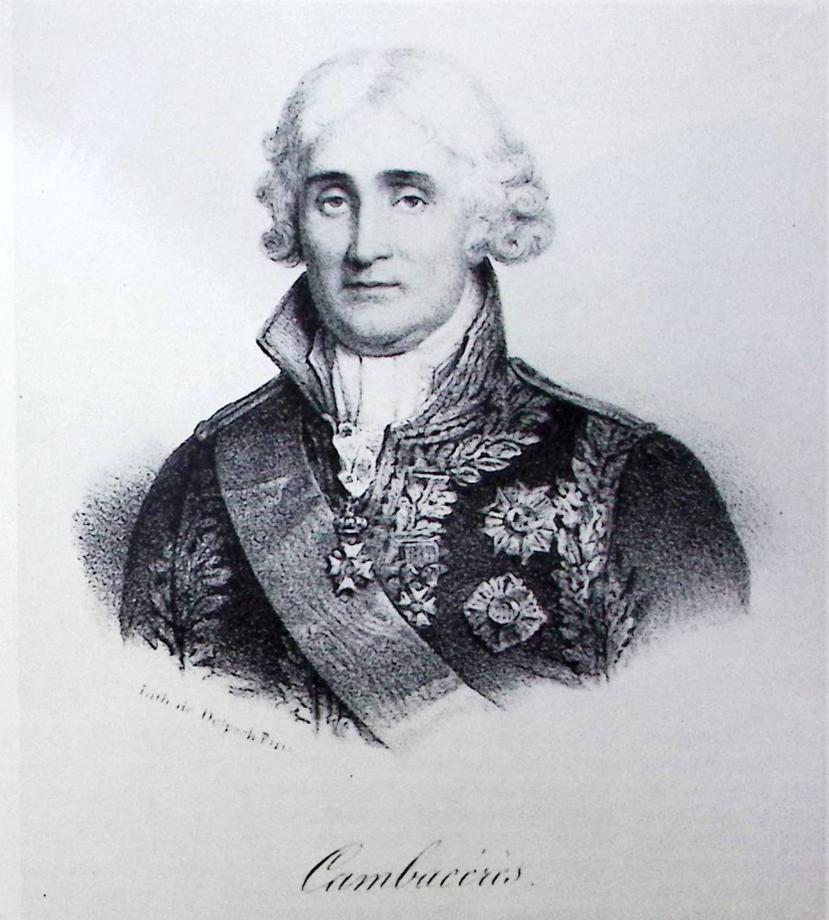
là; de nombreuses signatures recueillies auprès du public (près de 200 personnes) afin d'obtenir de meilleures conditions de vie pour les 6.000 gitans vivant en Belgique (entre autres: ne plus être chassés, tels des malfaiteurs, toutes les 24 heures). Des démarches sont entreprises auprès du Ministre de l'Intérieur, et déjà il y a des résultats encourageants acquis.»

C'est une demeure où l'on voit l'art et l'humain marcher ensemble, ainsi

que l'a toujours voulu Charles Stepman, ainsi que le veut encore son héritière.

Pour la visite des Ateliers, prendre rendez-vous par téléphone, au 02/26.70.24.

(1) Ouvrage édité par l'Administration communale de Koekelberg, qui se charge aussi de la vente des exemplaires.



## Un somptueux exilé : Cambacérés

par Carlo BRONNE,  
de l'Académie

**C**ELUI qui fut archichancelier du Premier Empire, prince-duc de Parme, l'un des astres de première grandeur du ciel napoléonien, Régis de Cambacérés, appartenait sous l'ancien régime à la noblesse de robe de Montpellier. Son père, maire de la ville, conseiller maître en la Cour des Comptes, avait eu de son mariage avec la fille d'un secrétaire du roi onze enfants dont neuf étaient morts; les survivants

furent Régis et Etienne-Hubert qui fut archevêque de Rouen et cardinal. Deux oncles du futur dignitaire avaient fait leur chemin dans l'Eglise; l'un fut vicaire-général de Béziers, l'autre, archidiacre, eut l'honneur de prêcher devant Louis XV et l'Académie française. Le jeune homme avait suivi la voie paternelle et sans doute eût-il passé son existence à s'occuper des tailles, aides, octrois, gabelles et autres sujets aus-

tères si la révolution ne l'avait poussé à la présidence du Tribunal Criminel de l'Hérault, puis sur les bancs de la Convention. Lors du procès de Louis XVI, il vota la mort avec sursis, c'est-à-dire que l'exécution de la peine devait, à son sens, être suspendue jusqu'à la cessation des hostilités, date à laquelle elle serait derechef discutée. Le vote fut considéré comme négatif; néanmoins, Cambacérés allait être dans la



Ci-dessus: Les trois consuls: Cambacérés, Bonaparte et Lebrun.  
Ci-dessous: Cambacérés par Schopin.

suite assimilé aux régicides. Intelligent, réfléchi, bon juriste, Régis ne dut qu'à lui-même ses premières charges. Président de la Convention, il eut même à signer l'arrêté du Comité de Salut public rayant Bonaparte de la liste des généraux pour avoir refusé de se rendre en Vendée. Celui-ci ne lui en garda pas rancune; quelques semaines plus tard, ils étaient appelés tous deux au Consulat et, dès lors, les carrières des deux hommes furent parallèles.

Président du Conseil des Cinq Cents, ministre de la Justice, membre de l'Institut, Cambacérés, avant la cinquantaine, gouverna par intérim la France, pendant la campagne d'Italie, et de nouveau en 1805, 1809 et 1812 durant l'absence de Napoléon. La faveur impériale ne le priva pas de son indépendance. Il s'opposa à l'arrestation du duc d'Enghien, au divorce d'avec Joséphine, à un éventuel remariage avec une grande-duchesse russe. Sa lucidité lui mérita la confiance de Napoléon qui le fit sénateur, conseiller d'Etat, archichancelier. Ces fonctions lui donnaient le premier rang après les princes du sang et le titre d'altesse sérénissime. Il présidait la Haute-Cour impériale, recevait le ser-

ment des magistrats supérieurs, présentait les grands officiers, signait les pièces de la secrétairerie d'Etat. Ayant la haute main sur les services judiciaires, il prit une part importante à l'établissement du Code Civil.

L'Empereur s'était appliqué, pour relever son prestige, à entourer les dignitaires d'un éclat sans pareil. Cambacérés jouissait d'une dotation de 400.000 francs en 1808; il habitait le majestueux hôtel Molé, aujourd'hui Ministère de l'Equipement. Le costume de l'archichancelier était de velours bleu brodé d'or, ainsi que l'a peint David dans le tableau du *Sacre*. Ses armes où figuraient les tables de la loi étaient surmontées du bonnet d'azur semé d'abeilles d'or.

Célibataire, fin causeur et gastronome, le prince-duc de Parme, malgré son teint de « pain d'épices » selon l'expression de Laure Junot, faisait belle figure dans les salons. Il offrait des fêtes splendides et la magnificence de sa table était célèbre.

Lorsque l'étoile du Corse déclina, Cambacérés, conseiller de l'Impératrice régente, l'accompagna à Blois et adhéra à la déchéance de l'Empereur. Il esti-



mais que la France avait un urgent besoin de paix et d'institutions libérales. Aussi déplora-t-il le retour de l'île d'Elbe, bien décidé à demeurer dans la retraite. Il ne put cependant se soustraire à l'insistance de Napoléon et accepta provisoirement le Ministère de la Justice.

Les ultras le lui firent payer chèrement après Waterloo, quoiqu'il eût voté en 1814 l'attribution au comte d'Artois de la lieutenance générale du royaume et que, dépouillant volontairement ses titres impériaux, il eût vendu à la duchesse d'Orléans son hôtel de la rue Saint-Dominique.

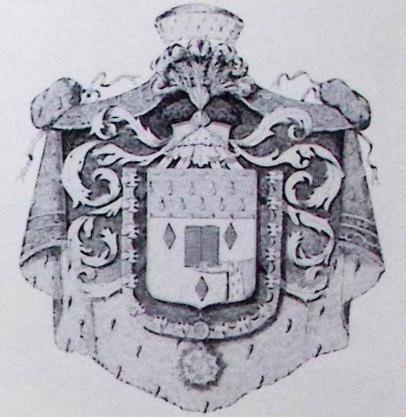
Juridiquement, Cambacérés ne pouvait être rangé parmi les régicides. Une campagne de caricatures et de pamphlets raviva la hargne des royalistes. Déjà sous l'Empire, à un bal masqué de l'archichancelier, un inconnu l'avait longuement intrigué jusqu'au moment où, dans la pénombre, il avait soulevé sa cagoule, laissant apparaître la tête de Louis XVI. Compris parmi ceux frappés par la loi dite d'amnistie, l'ex-prince de Parme prit la route de l'exil. Il n'avait que rarement quitté Paris. Le 6 février 1816, une lourde berline, attelée de qua-

tre chevaux, pénétra dans Bruxelles et se dirigea vers la rue Ducale. L'ancien archichancelier en descendit avec son secrétaire et trois domestiques, dont un nègre, et fut conduit par l'aubergiste dans les appartements qui lui étaient destinés.

L'*Hôtel Wellington*, le plus luxueux de la ville, aurait pu éloigner le voyageur du choix qu'il en fit, d'abord à cause de son nom, ensuite à cause des prénoms de ses exploitants: *Louis-Auguste* et *Marie-Antoinette* Massé. Ironie du hasard! Ce qui le détermina fut sans doute la réputation de sa cave et de son confort: 10.000 bouteilles, huile de Provence, lits de plume et savon de Windsor. La pension coûtait cent francs par jour, somme respectable pour l'époque.

Les Massé avaient tenu l'Hôtel d'Angleterre, rue de la Madeleine, et venaient d'ouvrir leur nouvelle auberge, rue Ducale, dans l'immeuble où était mort en 1813 le prince Louis de Ligne, second fils du feld-maréchal. Wellington n'y résida jamais; d'ailleurs, le train de la maison était si onéreux qu'elle fit faillite en mai 1817. (1)

Les conventionnels chassés par la pro-



Les grandes armoiries du prince-duc de Parme (d'après l'Armorial Général de l'Empire, par H. Simon).

scription ne cessaient d'affluer. La police de Guillaume Ier n'accordait qu'avec prudence l'autorisation de résider dans les différentes provinces. Cambacérés jugea opportun d'échapper aux commentaires de la presse en allant en avril aux eaux de Spa, puis en Hollande, d'où il regagna en juillet le « Wellington ». Plus rien ne s'opposait à ce qu'il se fixât à Bruxelles. Il acheta aux Plunkett de Rathmore un bel hôtel sis rue des Paroissiens, à l'ombre de Sainte-Gudule. Il avait été construit vers 1770 sur l'emplacement de l'ancienne demeure des Christyn par une originale, la comtesse de Schoenfeld, qu'on vit longtemps au Waux-Hall, coiffée et fardée à la mode de Versailles, faire sa correspondance entre un carafon de ratafia et deux pistolets chargés.

L'architecte devait être d'avant-garde car son œuvre offrait les caractères du règne suivant dit Louis XVI. Deux étages alignaient leurs six hautes croisées au dessus d'un long balcon en fer forgé. Des guirlandes enjolivaient la façade surmontée de chaque côté par un œil-de-bœuf sous un attique triangulaire. La porte cochère donnait accès à une cour où se trouvaient les



Jean-Jacques Gailliard: Hôtel dans la rue des Paroissiens (dessin).



L'ancien hôtel de Schoenfeld, qui était situé à front de la rue des Paroissiens (d'après une photographie exécutée en 1908).

écuries. De vastes caves voûtées, aménagées en celliers et en cuisines, permettaient de satisfaire la gourmandise de celui qui avait compté le fameux Carême parmi ses mitrons et que Hugo comparait à Trimalcion. Dans ce quartier tranquille d'une ville tout aussi tranquille, l'exilé mena une existence douillette et effacée. Certes il accueillait des compatriotes également bannis: l'abbé Siéyes, le peintre David, le procureur général Merlin, surtout Ramel, son homme d'affaires. Parfois il se rendait chez une jolie créole bonapartiste, Mme Hamelin, qui tenait

salon rue Ducale et que tenait à l'œil la sûreté. Généreux pour ses compatriotes dans le dénuement, il se gardait de toute activité politique et ne se montrait en public que pour se rendre à la Collégiale, en habit marron, un valet portant son missel. L'étiquette de républicain lui collait à la peau et il n'était pas loin de jouer au martyr. Il avait été rayé de l'Institut; son demi-frère le général n'était plus qu'un demi-solde. Auprès de lui vivait un homme d'une quarantaine d'années, son factotum et son confident Jean-Olivier Lavollée pour lequel on l'avait accusé jadis d'avoir

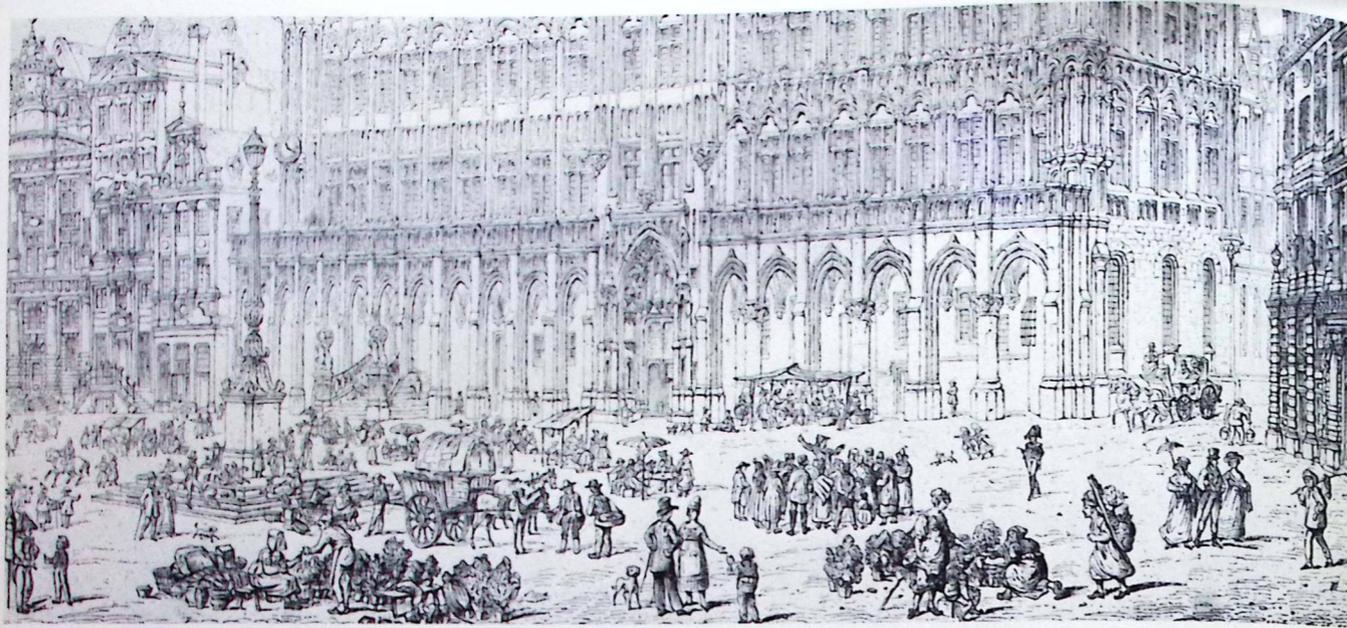
une indulgence particulière. Il semble bien que l'archichancelier reçut rue des Paroissiens la visite d'une comédienne parisienne, Melle Cuisot, dont il avait été le protecteur autrefois. Le ci-devant duc de Parme n'avait cessé de protester contre l'injustice dont il se disait victime. Autorisé enfin à rentrer en France en décembre 1818, il réintégra son hôtel de la rue de l'Université et fut emporté en 1824 par une attaque d'apoplexie. Il ne laissait pas d'enfants. Son neveu porta le titre de duc sous Napoléon III; il mourut aussi sans postérité et ce fut dans la ligne

féminine qu'un descendant obtint le droit d'adjoindre le nom de Cambacérès à celui de son père. La famille s'est alliée à toute la noblesse impériale: les Davout, les Montebello, les Albufera. Quant à l'hôtel de la rue des Paroissiens, son destin fut pitoyable. Les riches meubles Empire en acajou dont l'archichancelier l'avait garni furent vendus en 1823. Longtemps vide, l'immeuble eut pour occupants un marchand de soirées lyonnaises puis le libraire Murquardt que Léopold Ier avait invité à venir initier les Belges somnolents aux procédés allemands du commer-

ce des livres. Les successeurs de ce dernier, Merzbach et Falk créèrent là l'Institut Géographique belge. D'autres dépôts et négoce y élurent domicile. En 1920, le biographe de Cambacérès, Me Paul Duvivier put voir encore dans la maison de magnifiques cheminées de marbre blanc ou vert, les miroirs, les boiseries, les alcôves, les trumeaux, les plafonds moulurés dans lesquels avait vécu le prince-duc, mais de profondes transformations avaient défiguré l'ordonnance des appartements. L'entresol avait disparu pour agrandir les locaux; des portes avaient été percées,

d'autres condamnées. En 1944, les solides caves constituèrent un abri idéal contre les bombardements. L'ensemble se dégrada de plus en plus; l'intérieur fut laissé à l'abandon, la façade fut rongée par la lèpre de la vétusté. Un jour de 1967, les bulldozers des démolisseurs ont fait table rase du passé. Ce qui avait été l'un des rares spécimens de l'architecture Louis XVI à Bruxelles a disparu. Une compagnie d'assurances proche s'est annexé le terrain.

1) L'Hôtel, qui porte le No 33, est toujours debout. Il a été restauré par la Marquise d'Assche.



# La Grand-Place de Bruxelles

par Simone VIERSET

Nous vous proposons aujourd'hui quelques belles promenades à travers Bruxelles afin de vous faire découvrir les richesses et les secrets de notre capitale. N'allons-nous pas parfois bien loin, voire à l'autre bout du monde, à la recherche de belles choses, avant de profiter de la mine de trésors qu'offre notre petit pays.

Nous commencerons, si vous le voulez bien, par l'âme de cette « cité en forme de cœur », l'inégalable Grand-Place. Nous applaudissons aux paroles de Jean Cocteau qui l'a qualifiée de « plus belle grand-place du monde » et l'a comparée à un riche théâtre. Ceci est bien vrai, puisque ce marché a vu se dérouler toute la vie politique et économique de la ville, depuis sa naissance. Existe-t-il une scène capable d'offrir à la vue un décor aussi fabuleux ? C'est donc ici que nous écouterons battre le cœur de Bruxelles.

La ville naquit à côté du castrum que les ducs de Lotharingie érigeaient au Xe siècle sur les rives de la Senne. A proximité de ce « castrum », une place fut convertie en marché et prit le nom de « nedermerct » ou marché d'en bas. Cette place était en effet située dans le fond d'un ancien marécage.

## L'Hôtel de Ville

Dès le XIIIe siècle, Bruxelles atteint le rang de grande cité, tout d'abord grâce à sa situation sur l'axe économique reliant Bruges à Cologne et aussi grâce au développement de son industrie drapière. Le Magistrat décida alors la construction d'une maison de ville qui servirait avant tout aux séances des autorités. Jusque là, les réunions avaient lieu sous toit, mais en plein air, dans la Halle au Pain (Maison du Roi actuelle).

Un édifice fut commencé en 1402, en style gothique tertiaire, d'après les plans de l'architecte Jacques van Tienen. L'escalier des lions en était l'entrée principale et l'édifice se terminait sur la droite par un beffroi, symbole des libertés communales.

Le XVe siècle fut pour Bruxelles un siècle de grande prospérité. Philippe le Bon, grand-duc d'Occident s'y était installé; il y tenait sa Cour autant qu'à Dijon, une Cour qui dépassait en luxe et en richesse toutes les Cours de la chrétienté. Bénéficiant de ce climat favorable, la ville s'étendit et devint bientôt un centre d'art important. Il fallut alors se résoudre à agrandir l'hôtel de ville. Charles le Té-

meiraire âgé de neuf ans posa la première pierre de la nouvelle aile en 1444.

Plusieurs architectes travaillèrent à cette aile droite pour laquelle il fallut exproprier et raser une série de maisons. Les sujets représentés sur les chapiteaux de cette aile, selon Paul Bonenfant, en rappellent deux: « les moines buveurs » rappellent la maison dite « Papenkelder »; les chaises empilées à l'aide de pelles, une maison dénommée « Scupstoel » qui occupait sans doute l'emplacement où l'on infligeait le supplice dit « de l'estrapade ». Ce châtimement consistait à asseoir le condamné sur une chaise fixée à des cordes reliées à une poulie; après quoi on le plongeait brusquement dans la boue du marécage. Le troisième chapiteau prend la place d'une maison dite « de Moor » (le Maure). Nous voyons, sculpté dans la pierre, un Maure endormi; les autres scènes montrent son harem.

Les statues des ducs et duchesses de Brabant datent d'une restauration effectuée au XIXe siècle.

L'édifice formait un ensemble particulièrement réussi mais manquait un peu d'envolée. C'est ainsi que 5 ans plus tard on remplaça le beffroi par une tour beaucoup plus haute destinée à équilibrer le tout. Cette tour est due à l'intelligence d'une des plus belles figures de l'architecture flamande, Jean van Ruysbroeck, dit vanden Berghe. La flèche de l'hôtel de ville, fine et ajourée comme une dentelle de pierre, a une hauteur de 90 mètres et est surmontée du saint patron de la ville: une girouette de cuivre de 5 mètres représentant Saint Michel terrassant le démon. Elle est l'œuvre du chaudronnier Martin van Rode. Si la façade de l'hôtel de ville comporte de nombreuses sculptures remontant à des temps plus ou moins proches, l'ensemble des huit prophètes qui ornent le vousoir de la porte retiendra particulièrement notre attention: ces ravissantes statuettes, répliques fidèles des originaux conservés au musée communal, sont attribuées à l'école flamande du XIVe siècle. Les plis des draperies ont encore cette belle souplesse qui disparaîtra dès l'avènement de Philippe le Bon pour faire place à des lignes plus marquées et anguleuses. Une troisième partie fut enfin ajoutée au bâtiment vers les années 1700; elle fait face à l'Hôtel Amigo, dans la rue de l'Amigo, à l'arrière de l'édifice. Qui n'a pas encore remarqué les deux anomalies majeures que présente la façade de l'hôtel de ville? Je pense d'abord à l'aile droite plus courte que l'aile gauche et ensuite au porche qui ne se trouve pas au



L'Hôtel de Ville (lithographie de Ph. Benoit).



L'Hôtel de Ville: Un des culs-de-lampe historiques.

milieu de la tour.

Ceci fait bien entendu le bonheur des amateurs de légendes qui vous raconteront que le malheureux architecte voyant son erreur s'est suicidé de désespoir en se jetant du haut de la tour... Heureusement pour lui la réalité est bien loin de là. En commandant une nouvelle aile, qui viendrait s'ajouter à l'ouest de la construction déjà existante, le Magistrat invita l'architecte à maintenir la rue de la Tête d'Or. Or, ne pouvant repousser le tout vers l'est, il ne lui restait qu'une seule solution: arrêter les travaux avant d'atteindre la longueur de l'aile de 1402. En ce qui concerne le porche, il apparaît que le beffroi primitif ne fut pas démolie de fond en comble. Pour des raisons qui nous échappent (peut-être pour en préserver la magnifique décoration), la démolition fut arrêtée à hauteur de rez-de-chaussée; la maçonnerie fut renforcée sur la droite et l'architecte obtint ainsi une assiette suffisante pour y asseoir les étages successifs de la nouvelle tour. Il nous reste à imaginer le faste qui caractérisait les réceptions du duc et la vie intense qui se déroulait sur le marché.

## La Grand-Place

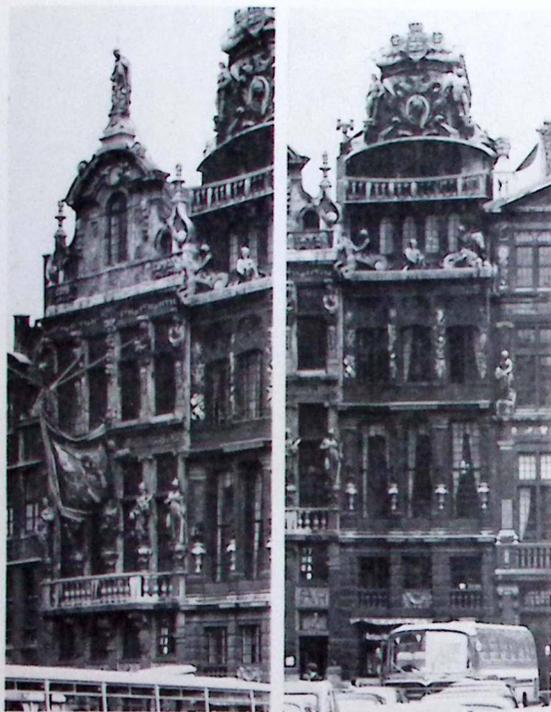
De forme indistincte à l'origine, la place était ornée de maisons de bois pour la plupart, placées un peu dans tous les sens et séparées par de petites allées destinées à éviter la propagation des incendies. Elle était un peu le forum des Romains ou l'agora des Grecs. D'abord tous les marchés s'y tenaient, dont deux seulement subsistent aujourd'hui: le marché aux fleurs, assez réduit et, le dimanche matin, un ravissant marché aux oiseaux. Les noms des rues nous ont quelque peu gardé l'atmosphère pittoresque des nombreux autres disparus. La rue Chair et Pain, par exemple, qui reliait la halle au pain à la grande boucherie, la rue du Poivre, des Harengs, Marché aux Herbes, au Beur et au Charbon. Il y avait encore des joutes, des tournois, des processions religieuses et parfois même des exécutions capitales. L'habitude était de pendre les brigands et les malfaiteurs sur le « mont de la potence » (galgenberg) où s'élevait aujourd'hui notre impressionnant palais de justice, mais plus tard, et principalement pendant le régime espagnol, certains condamnés politiques eurent le privilège d'être décapités sur la Grand-Place, tels les comtes d'Egmont

et de Hornes en 1568. A chacune de ces occasions un représentant officiel de la ville, portant le nom d'Amman de Bruxelles, assistait du haut du balcon de la maison de l'étoile aux décapitations.

En l'an 1695 eut lieu un événement qui allait complètement modifier la physionomie de la ville. Au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Louis XIV fit marcher les 70.000 hommes du Maréchal de Villeroy sur Bruxelles afin d'obliger les alliés à lever le siège de Namur. Pendant trente-six heures l'artillerie française bombardait la ville à boulets rouges en prenant pour cible la tour de l'hôtel de ville, dangereux poste d'observation d'où l'on suivait beaucoup trop bien les mouvements des troupes françaises. Trois mille bombes et mille deux cents boulets rouges avaient fait de Bruxelles un immense brasier dont seule la cible sortit intacte. Seize églises et couvents détruits, trois mille huit cent vingt maisons dont il ne restait rien et quatre cent soixante autres endommagées; l'hôtel de ville était incendié avec ses inestimables tableaux de Rogier van der Weyden, peintre officiel de Philippe le Bon. Dès l'année suivante les rues furent dégagées; on instaura pour la première fois au monde le sens giratoire obligatoire; les plus gros dégâts furent réparés et les corporations décidèrent d'un commun accord de reconstruire leurs propres maisons tout autour de la place... On profita de l'occasion pour donner à la place une forme bien définie. Les maisons de bois furent remplacées par des maisons de pierre et on supprima les étages surplombants si caractéristiques des constructions du Moyen Age. Il semble bien que chacune des corporations ait voulu réussir « la » plus belle des maisons de la Grand-Place. Afin de garantir une parfaite harmonie de l'ensemble, tous les plans durent être approuvés par la ville. Ainsi, en quatre ans, suite au cataclysme provoqué par Louis XIV, Bruxelles était dotée d'un des plus précieux ensembles architecturaux ayant jamais existé, véritable bijou, puisque chaque maison est ornée de feuilles d'or. Cela vaut bien une pensée émue pour Louis XIV...

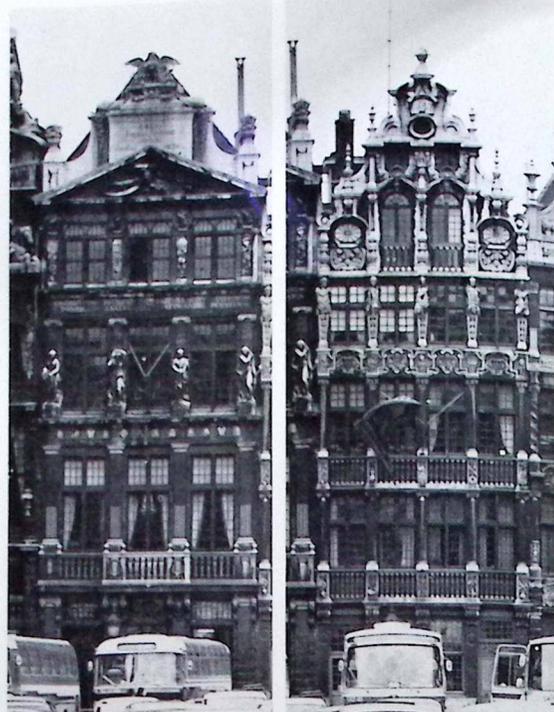
## Le Renard

Faisons tranquillement le tour de la place en regardant le groupe ouest, qui part de la rue de la Tête d'Or. Nous nous arrêtons d'abord devant la maison des merciers, dite « le Renard », reconstruite par les merciers, en 1699, à l'emplacement qu'ils



Le Renard.

Le Cornet.



La Louve.

Le Sac.

La Brouette.

La Maison des Boulangers.



occupaient déjà dans la première moitié du XVe siècle. Comme à toutes les maisons qui bordent cette merveilleuse Grand-Place, à l'exception de deux, nous retrouvons la superposition des trois ordres classiques: dorique, ionique et corinthien, ainsi que la décoration luxuriante du style de l'époque, auxquels s'ajoutent des motifs empruntés au style Louis XIV. Tout en haut se dresse la statue de Saint Nicolas, patron des merciers, par Laumans. Nous trouvons les noms des sculpteurs Jean Van Delen et Marc de Vos pour la décoration et celui de Cornille Van Nerven pour les plans. La dernière restauration du « Renard » date de 1883.

#### Le Cornet

Voisine directe du « Renard », « le Cornet » ou maison des bateliers, s'appelait primitivement « den berg » (la montagne). On en parle déjà au XIIIe siècle. Elle fut bâtie sur le domaine morcelé du steen du Lignage des Serhuylghs, mais les bateliers ne l'acquirent que vers 1434. Le Cornet est sans aucun doute l'une des plus originales de la série. Nous y trouvons un exemple typique du style italo-flamand arrivé aux termes de son évolution avec une note très personnelle de l'architecte Pastorana. Le gable nous rappelle nettement la poupe d'un bateau du XVIIe siècle. On verra encore un « Cornet » placé avec art dans un bas-relief qui sépare le rez-de-chaussée de l'entresol. Comment ne pas évoquer ici le passage de Charles Baudelaire à qui on avait promis un pont d'or pour une série de conférences qu'il donna effectivement dans cette très belle demeure. Hélas le résultat espéré fut loin d'être atteint, le public plus clairsemé à chaque fois et le tout se termina en queue de poisson. Cet incident aurait-il eu quelque influence sur le jugement si sévère que le grand poète porta sur nos compatriotes?

#### La Louve

Passons à la maison suivante, dite « la louve », acquise par les archers au début du XVIIe siècle. Elle fut construite d'après les plans de Pierre Herbosch et sa dernière restauration fut effectuée en 1891. Le style de la façade appartient plutôt à la première période du style italo-flamand et impressionne par son unité. Le rez-de-chaussée est

composé de quatre massifs rustiques. Au milieu, une porte cintrée surmontée d'un bas-relief montrant Remus et Romulus allaités par une louve.

Au premier étage nous retrouvons les principes de la Renaissance, illustrés par quatre pilastres doriques cannelés soutenant la corniche. La partie supérieure est ornée de très beaux médaillons reproduisant l'effigie des empereurs Trajan, Tibère, Auguste et César.

#### Le Sac

Nous en arrivons au « Sac » où les ébénistes et les tonneliers, constitués en corporation, vinrent s'installer probablement en 1444, leur siège précédent venant d'être rasé pour permettre l'agrandissement de la ville. Construite en 1644, elle fut restaurée pour la dernière fois en 1912. Les deux étages inférieurs sont d'époque, la façade étant miraculeusement restée debout après l'incendie. Pastorana la maintint dans sa note classique; il y ajouta une seconde partie dans laquelle il traduisit par une décoration très riche les principes de la construction du bahut. N'oublions pas qu'il était ébéniste! Au-dessus de la porte, un sac tenu par un personnage, tandis qu'un autre y plonge la main.

#### La Brouette

Venons en à « la Brouette », maison corporative des graissiers. Sa façade, comme celle du « Sac », résista en grande partie au bombardement de 1695. Elle fut restaurée de 1696 à 1697 par le sculpteur Jean Cosyn. Comme sa voisine elle est de style italo-flamand et se caractérise par la superposition des trois ordres classiques. Sur les cartels inférieurs du rez-de-chaussée nous trouvons l'enseigne, et, de part et d'autre, les mots: 't Vetterwariershuys (la maison des graissiers), et, den Cruywagen (la brouette). Dans le pignon, une statue de Joseph Van Hamme (1912) représen'e saint Gilles, patron des graissiers.

#### La Maison des Boulangers

Ce groupe ouest, presque entièrement construit sur l'ancien « steen » des Serhuylghs, se termine par la très belle Maison des Boulangers.



L'Ane.

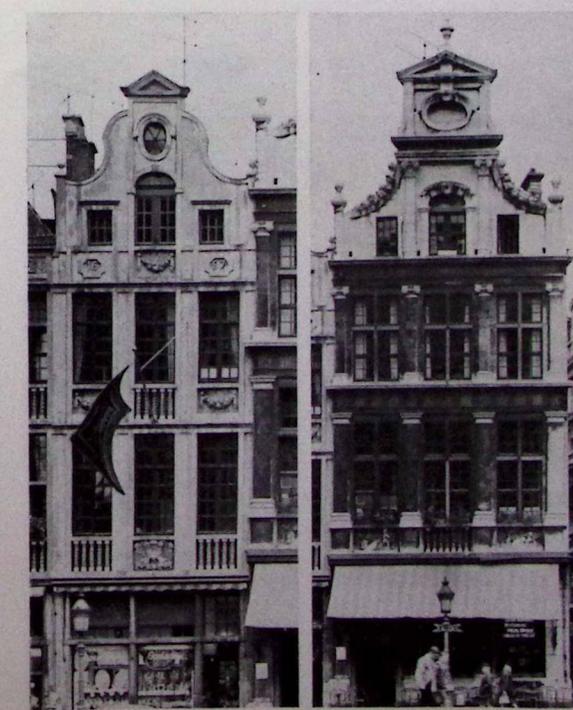
Sainte Barbe.

Le Chêne.

Le Petit Renard.

Le Paon.

Le Heaume.



On en attribue les plans à Jean Cosyn qui, en tous cas, est l'auteur des admirables sculptures de la façade. Elle retrouva son aspect primitif en 1901, grâce à l'architecte Jean Seghers.

Plus classique que ses voisines, la Maison des Boulangers rappelle le style italien par sa balustrade et son petit dôme surmonté d'une charmante petite Renommée.

La façade est d'une grande sobriété. Une note italo-flamande apparaît dans certains éléments de la décoration. Sur la clef de voûte le buste de Saint Aubert, patron des boulangers. Cette œuvre est signée Jules Lagae.

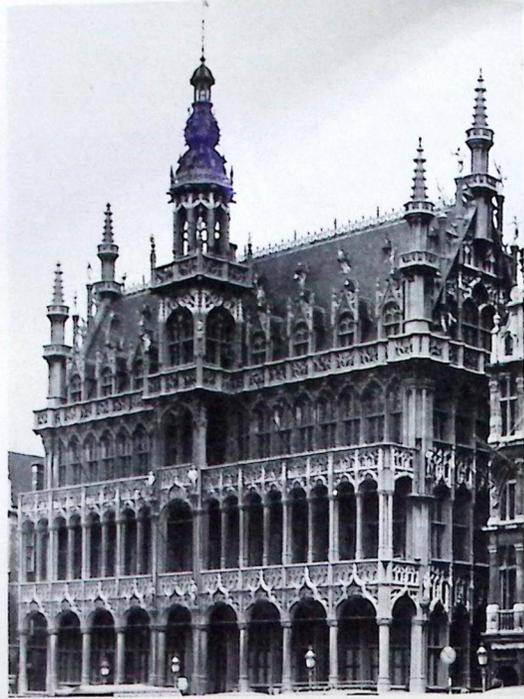
Nous passerons rapidement devant les maisons qui bordent l'autre trottoir de la rue au Beurre: l'Ane, la Ronce couronnée ou Sainte Barbe, le Chêne, le Petit Renard, le Paon et le Heaume qui, sans manquer d'intérêt, sont beaucoup plus simples.

#### La Maison du Roi

Après la rue Chair-et-Pain, voici la « Maison du Roi » reconstruite à la fin du siècle dernier, en style néo-gothique, à l'emplacement de l'ancienne halle au pain ou « broodhuys ». Son origine remonte au XIIIe siècle; juste derrière, la halle à la viande avait à peu près le même aspect. On passait de cette grande boucherie à la halle au drap, faisant face à la rue Marché-aux-Herbes, par une petite ruelle appelée aujourd'hui rue du Poivre.

Un peu plus tard, les boulangers bruxellois prirent l'habitude de vendre leur pain chez eux et la halle au pain devint le bureau du receveur général du domaine en Brabant, le tribunal de la foresterie et la chambre des tonlieux.

La « broodhuys » prit alors le nom de « s Hertogenhuys » ou Maison du Duc, et, plus tard, le Duc, devenu Roi d'Espagne, la Maison du Duc devint Maison du Roi. Un fait reste certain: le Roi n'y a jamais habité. Après la Révolution française, la Maison du Roi, devenue bien national, fut baptisée Maison du Peuple. C'est ainsi qu'après avoir servi de Tribunal criminel et de Conseil de guerre, le bâtiment fut acheté par la ville en 1794 et revendu en 1811 à Paul Arconati-Visconti qui y fit, une fois de plus, d'importantes transformations. Lorsque la ville la racheta, en 1860, elle se trouvait dans un état tellement lamentable qu'il fallut se résoudre à la faire raser avant de la reconstruire. C'est



La Maison du Roi.

Tourelles et statuettes animent les pignons de la Maison du Roi.

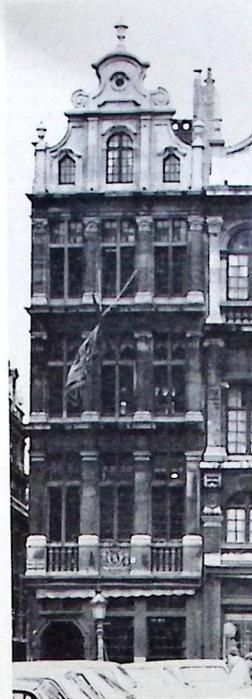


l'architecte Jamaer qui en dessina les plans, s'inspirant du splendide Hôtel de Ville gothique d'Audenaerde. Le Musée communal y fut inauguré le 2 juin 1887. Les éléments de la décoration rappellent par des motifs allégoriques les différents tribunaux et chambres qui y ont séjégé et nous y retrouvons encore des écussons et statuettes représentant tantôt des ducs de Brabant, tantôt des motifs amusants, telle entre les deux galeries du campanile, la statuette d'un rôtisseur, faisant allusion au sobriquet de kiekefretters (mangeurs de poulets) donné aux Bruxellois. C'est devant la maison du Roi que fut dressé, en 1568, l'échafaud sur lequel tombèrent les têtes d'Egmont et de Hornes, décapités par ordre du duc d'Albe.

Sautons la petite rue des Harengs, et nous voici en présence d'un autre groupe: la première est « le Cerf » (n° 20) puis viennent « Joseph et Anne » formant une seule et même façade. Le numéro 23 appelé « l'Ange » nous ramène une fois de plus au style italo-flamand à colonnes ioniques et corinthiennes. Aux numéros 24 et 25, la Maison des Tailleurs, reconstruite, en 1696, par Guillaume De Bruyn, remplace les deux petites maisons que les tailleurs avaient acquises au même emplacement vers 1500. Un buste de sainte Barbe surveille du haut du porche les innombrables allées et venues.

#### Le Pigeon et la Chambrette de l'Amman

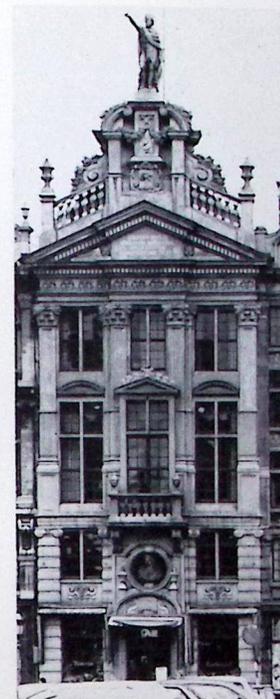
Quant au « Pigeon » qui porte les numéros 26 et 27, il était à l'origine la maison des peintres. La maison fut complètement détruite lors du bombardement et la gilde des peintres, sans ressources, vendit le terrain à l'architecte Pierre Simon qui est probablement l'auteur de la nouvelle construction. Elle est moins décorée que beaucoup d'autres et elle frappe par sa beauté qui est pleine de sobriété. La fenêtre vénitienne du premier étage lui donne un cachet particulièrement raffiné. Victor Hugo « tout ébloui de Bruxelles », s'y réfugia après le coup d'état de 1851. Dans « les Misérables » le poète honore la ville et ses bourgmestres, notamment Ch. de Brouckère qui, dit-il, presque tous les jours en se rendant à l'hôtel de ville poussait ma porte. La dernière maison de ce groupe, « la Chambrette de l'Amman » était autrefois appelée « le marchand d'or ». Elle fut reconstruite par Jacques Walckiers qui portait le titre de tailleur de pierre. Remarquons l'élévation des lignes dans leur simplicité.



La Chambrette de l'Amman.



Le Pigeon.



La Maison des Tailleurs.



L'Ange.

#### La Maison des Ducs de Brabant

Abordons maintenant cet ensemble de six maisons réunies sous le nom de « maison des ducs de Brabant », nom qui lui fut donné en raison du nombre impressionnant de bustes des ducs qui ornent les colonnes de la façade. Chacune de ces maisons a, en réalité, un nom particulier. Voyons d'abord « la Bourse », à l'extrême gauche, viennent ensuite « la Colline », « le Pot d'Etain », « le Moulin à Vent », « la Fortune », « l'Ecrevisse ou l'Ermitage », toutes construites sur l'emplacement du « steen » de la famille Meynaert. Plusieurs d'entre elles appartenaient à différentes corporations. Ces six maisons furent bâties d'après les plans de Guillaume De Bruyn. La ville eut plus tard l'heureuse inspiration d'exiger le maintien de l'ancienne architecture, ce qui évita les modifications de mauvais goût que les différents propriétaires tentèrent d'y apporter. Encore un exemple typique de l'art flamand italianisé par une balustrade et un dôme.

La rue des Chapeliers, qui sert de trait-d'union entre la « Maison des ducs de Brabant » et le « Mont Thabor » évoque à nos yeux deux des plus grands poètes que la France ait jamais produits, Verlaine et Rimbaud. C'est dans cette rue, en effet qu'éclata entre eux une querelle qui aurait pu avoir des suites dramatiques si l'auteur des « Fêtes galantes » avait été bon tireur. La balle qu'il destinait à son ami se perdit dans la nuit et Verlaine s'en tira à bon compte puisqu'il fut tout simplement écroué dans une prison de Mons. « sous prévention de blessures faites au moyen d'une arme à feu sur la personne du sieur Rimbaud, Arthur... ». Ces six mois passés à l'ombre nous vaudraient sans doute quelques nouvelles pages de génie.

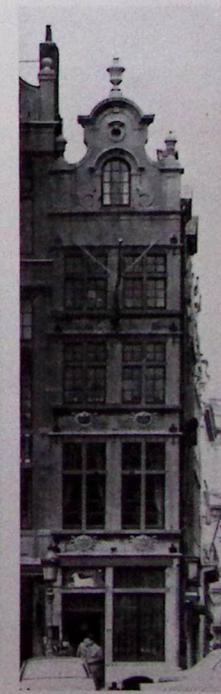
#### Le Mont Thabor et La Rose

Passons maintenant au « Mont Thabor »; la maison date de 1699. Tout contre le « Mont Thabor » se dresse « la Rose » et, chose curieuse, son nom descend de ses propriétaires, les « Van der Rosen », qui avaient probablement tout simplement adopté le nom de la maison qu'ils habitaient. Elle fut reconstruite en 1702 par Jean-Baptiste 't Serstevens. Toujours les trois ordres classiques superposés et surmontés d'un gracieux fronton à pignons. Nous avons là un exemple très réussi d'habitation bourgeoise de l'époque.

Joseph et Anne.



Le Cerf.





La Maison des Ducs de Brabant.

**L'Arbre d'Or**

« L'Arbre d'Or », sa voisine directe, appelée plus souvent maison des brasseurs, est l'œuvre de Guillaume De Bruyn. L'architecte introduit ici un nouveau style à colonne unique engagée. Quatre grandes colonnes reposent sur des socles. Nous retrouvons dans la décoration du fût des épis de blé et des feuilles de houblon rappelant la fabrication de la bière.

Une statue de pierre représentant l'Electeur de Bavière se trouvait au sommet de la maison. Elle avait été exécutée par Marc de Vos, mais la pierre employée était de si mauvaise qualité qu'elle ne résista que très peu de temps aux intempéries, et, comme elle tombait par morceaux sur la tête des passants, il fallut se résoudre à la descendre de son piédestal. En 1752, la statue équestre de notre bien-aimé gouverneur Charles de Lorraine remplaça Maximilien-Emmanuel. Elle était l'œuvre de Nicolas Van Mons. En 1793, elle fut mise en lieu sûr après la destruction de celle de la Place royale; elle fut replacée lors du retour des Autrichiens pour disparaître définitivement après la seconde invasion française.

La statue actuelle fut fondue par Joseph Lagae en 1901, d'après un modèle de Joseph Jacquet, datant de 1854.

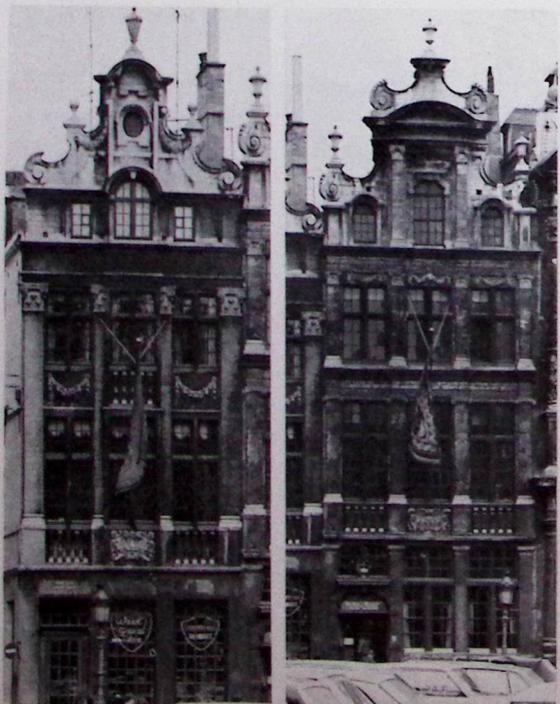
Nous ne pourrions assez vous recommander la visite du charmant petit musée de la bière qui s'y trouve. Vous y verrez la reconstitution fidèle d'une brasserie du XVIII<sup>e</sup> siècle et vous n'en sortirez pas sans vous être régalé d'une bonne bière tout en admirant la superbe collection d'anciennes poignées de pompes, en vieux Bruxelles, et une quantité d'autres choses intéressantes.

**Le Cygne**

Nous voici arrivé à la Maison du Cygne, ancien cabaret. Elle fut reléguée de ses cendres en 1698, peut-être par Corneille van Nerven. C'est en 1720 qu'elle devint la maison des bouchers. Ici l'influence du style Louis XIV dans le balcon, les balustrades, les fenêtres même, tranche nettement. Avec le « Cornet » le « Cygne » est la seule maison de la Grand-Place à ne pas reprendre les trois ordres classiques. Quelle simplicité dans la façade. C'est dans ses locaux que fut créé, le 5 avril 1885, le Parti Ouvrier belge, sous la présidence de Louis Bertrand, tout comme le fut l'organe quotidien « le Peuple ».

Le Mont Thabor.

La Rose.



L'Arbre d'Or.



**L'Etoile**

Nous terminerons notre promenade autour de la Grand-Place par l'une de ses plus vieilles maisons: « l'Etoile ». Elle est déjà mentionnée au XIII<sup>e</sup> siècle.

Devenue plus tard bureau de l'Amman, c'est de son balcon que le représentant officiel de la ville au nom du Souverain regardait tomber les têtes. Louis de Maele y planta son étendard en 1356. Quelques mois plus tard, Everard 't Serclaes, échevin de Bruxelles, y fut transporté, mutilé et mourant, après avoir délivré la ville des mains du Comte de Flandre.

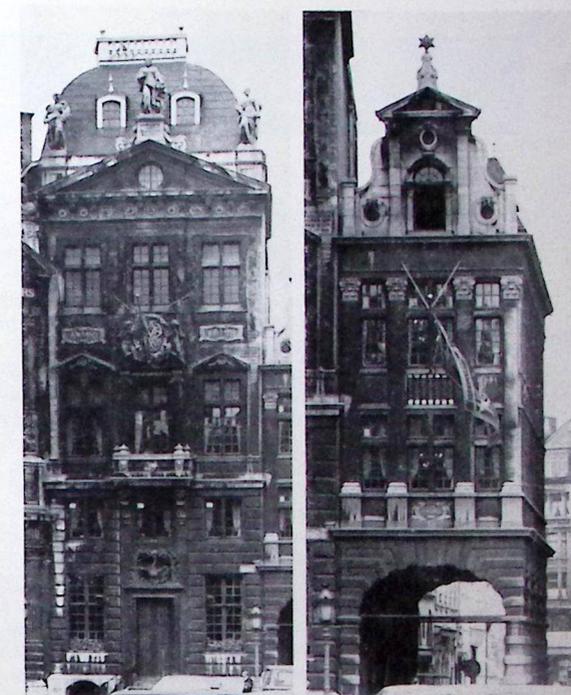
La Maison de l'Etoile fut incendiée en 1695 et reconstruite en pierre. Elle fut démolie encore en 1852 afin d'élargir l'accès vers la place, et c'est le bourgmestre Charles Bul's qui la sauva en prenant l'heureuse initiative de la faire reconstruire sur une arcade permettant le passage des piétons.

C'est à cet endroit même que nous admirons, depuis plus d'un siècle le bas-relief commémorant Everard 't Serclaes.

Cette plaque se compose, en fait, de trois parties racontant, chacune, un épisode héroïque de la vie de 't Serclaes: la reprise de Bruxelles, la rentrée solennelle de Jeanne et Wenceslas, et enfin l'agonie du héros, qui après avoir été attaqué par les hommes de Louis de Maele fut ramené sur une charrette dans cette maison où il rendit le dernier soupir. A droite du bas-relief nous voyons une femme qui tire d'un panier une superbe poule; ceci nous rappelle qu'apprenant la mort de leur défenseur, le peuple bruxellois se rua au château de Gaasbeek, l'incendia complètement, mais, craignant de manquer de vivres, nos sympathiques concitoyens s'étaient munis d'une série impressionnante de gros poulets, ce qui leur valut le savoureux surnom de « mangeurs de poulets ».

Ce monument est devenu depuis longtemps déjà symbole de chance et porte-bonheur; c'est pourquoi, il n'est pas rare de voir des couples de jeunes mariés venir frotter le bras d'Everard 't Serclaes et le nez de son petit chien pour s'assurer d'un excellent départ dans leur nouvelle vie.

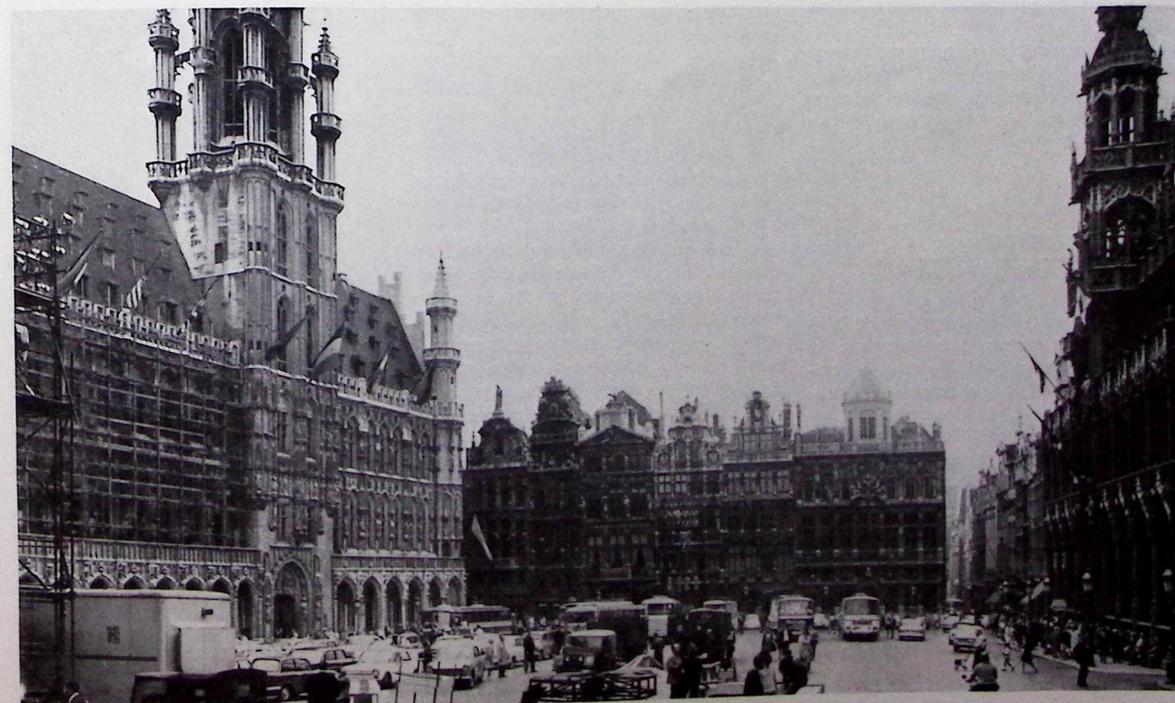
Et voilà, nous avons bouclé ce petit circuit et flâné un peu dans ce cadre prestigieux. Nous allons vous laisser rêver et imaginer la vie et l'ambiance de cette Grand-Place du XVIII<sup>e</sup> siècle en vous donnant rendez-vous pour une nouvelle promenade dans le vieux Bruxelles.



Le Cygne.

L'Etoile.

La Grand-Place à 9 heures du matin.



# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## A partir du 1er janvier 1971, la cotisation de nos membres sera portée à 200 F.

En raison de récentes charges résultant principalement de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue, nous nous trouvons dans l'obligation de majorer, à partir du 1er janvier 1971, le montant de la cotisation de nos membres, qui sera porté, dès cette date, à 200 F (T.V.A. comprise).

Nous prions, dès lors, nos affiliés, qui n'auraient pas encore renouvelé leur cotisation, de verser, sans tarder et si possible avant le 15 janvier 1971, la somme de 200 F au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Nous rappelons, par la même occasion, à nos membres qu'ils peuvent toujours souscrire un abonnement combiné, formule avantageuse leur assurant le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 320 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. 3857.76

Enfin, nous portons à la connaissance de tous les lecteurs qu'à dater du 1er janvier 1971, le prix du numéro de notre revue « Brabant » sera porté à 40 F au lieu de 30 F.

## Concours national de diapositives « Objectif Brabant 71 »

Dans le cadre du 5ème Festival de Diapositives sonorisées pour Benelux, le Foto-en Diakring T4 de Tirlemont organise, avec la collaboration de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et la Ville de Tirlemont, un concours national de diapositives « OBJECTIF BRABANT 71 ».

En voici le règlement:

Art. 1. — Tous les photographes amateurs, membre ou non-membre d'un photoclub, peuvent participer.

Art. 2. — Thème du concours: BRABANT: tourisme, folklore, industrie, etc.

Art. 3. — Maximum 4 diapositives, par participant (format 24 x 36 mm.), montées sous verre.

Art. 4. — Les lauréats de ce concours seront récompensés de médailles, diplômes et prix. Le concurrent le mieux placé et âgé de moins de 18 ans recevra un prix spécial.

Art. 5. — Jury: Mme Baekeroot, Hon E FIAP, vice-présidente de la Fédération Belge des Cercles Photographiques; M. Peeters J., E FIAP, président A.B.P.C. et président de l'Entente de Cercles Photographiques du Brabant; M. Paternostre G., président du Foto-en Diakring T4.

Art. 6. — Date limite des envois: 1er FÉVRIER 1971. Les envois doivent être accompagnés d'un bulletin de participation et doivent être adressés à:

Foto-en Diakring T4

secrét.: Rimanque Karel

24 Oude Kleerkoperstraat - 3300 TIRLEMONT

Le bulletin de participation peut être obtenu à l'adresse ci-dessus.

Art. 7. — Droit de participation: 50 fr. par concurrent. Cette somme doit être versée au C.P. de la Banque de Bruxelles Tienen en mentionnant: n° T/00/100514 du Foto-en Diakring T4 Tirlemont.

Art. 8. — Sur chaque diapositive doit figurer:

le nom du participant,

le numéro de la diapositive,

un repère placé dans le coin inférieur gauche de la vue regardée telle qu'elle doit apparaître sur l'écran.

Art. 9. — En vue d'achat éventuel, les diapositives seront projetées à la Fédération Touristique de la Province de Brabant.

Art. 10. — La proclamation et la projection des diapositives primées auront lieu en même temps que la séance de gala du 5ème Festival de diapositives sonorisées pour Benelux - mars 1971.

Art. 11. — Le Foto-en Diakring T4 prêter le plus grand soin possible aux diapositives, mais décline toute responsabilité en cas de perte ou d'avarie.

Art. 12. — La décision du jury est irrévocable. Les cas non prévus au règlement seront de la seule compétence du club organisateur.

## Holiday Inn s'installe à Diegem-lez-Bruxelles

Fondée en 1952 par Kemmons Wilson, entrepreneur aux idées progressistes et à l'énergie peu commune, la chaîne hôtelière américaine « Holiday Inn » a connu dès ses débuts un développement prodigieux de sorte qu'aujourd'hui, moins de vingt ans après sa création, elle groupe près de 1.200 hôtels répartis dans le monde entier et comportant au total plus de 156.000 chambres et 90.000 employés. Au cours de ces dernières années, « Holiday Inn » a réalisé la prouesse d'inaugurer en moyenne un hôtel tous les deux jours et demi, soit une chambre toutes les 22 minutes. Ces chiffres laissent rêver.

Actuellement, plus de 120 hôtels sont en construction et la société a l'intention de porter prochainement son effectif à 3.000 hôtels. Jusqu'à ce jour, aucun maillon de cette chaîne pourtant gigantesque n'était installé en Belgique. Cette lacune est cependant sur le point d'être comblée. En effet, en février dernier, en présence de M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, était posée à Diegem la première pierre du premier « Holiday Inn » en Belgique et les travaux sont aujourd'hui suffisamment avancés pour qu'on puisse envisager l'inauguration des installations dès la haute saison touristique 1971.

Situé en bordure de l'autoroute Bruxelles-Zaventem, à 2 km à peine de l'Aéroport de Bruxelles National, cet hôtel est conçu pour accueillir à la fois l'homme d'affaires et le touriste. Chacune des 304 chambres à coucher prévues sera dotée d'une salle de bain et équipée de la radio, de la télévision et du téléphone; certaines chambres seront spécialement aménagées pour accueillir les invalides. Les clients disposeront d'une piscine couverte et chauffée, d'un restaurant d'une capacité de 120 places, de deux bars pouvant accueillir respectivement 100 et 125 personnes, de salles de conférences ayant une capacité de 150 places. D'autre part, des parkings seront aménagés tant pour clients que pour visi-

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

teurs. De plus, comme dans les autres « Holiday Inns » les enfants de moins de 12 ans seront logés gratuitement du moment qu'ils partagent la chambre de leurs parents.

Ajoutons que cet hôtel aura 7 étages, 102 mètres de long et 18 mètres de large, avec une construction annexe de 30 mètres de long sur 24 mètres de large.

L'Holiday Inn de Diegem est le premier jalon d'un plan général qui prévoit la construction de 7 hôtels en Belgique et notamment à Anvers, Bruxelles, Charleroi, Gand et Liège.

## Un concours de peinture sera organisé en 1971 à Villers-la-Ville

Ce concours est réservé aux artistes-peintres (des deux sexes et sans distinction de nationalité) de la discipline huile (toutes tendances).

Trois œuvres au maximum pourront être présentées par artiste. Pour les artistes habitant l'étranger, l'expédition et la réexpédition de leurs œuvres se feront par leurs soins exclusifs ou par une agence en douane, sans intervention du comité organisateur.

Un droit de cent cinquante francs par œuvre sera versé au C.C.P. 2793.96 de la Maison des Arts du Goddiarch à Villers-la-Ville.

Une documentation détaillée sera fournie aux concurrents sur les sujets du Concours, dès réception du versement. Les œuvres ne pourront être signées. Seules les œuvres d'artistes ne participant pas au Concours, mais désirant exposer « Hors Concours » pourront être signées.

L'exposition sera limitée à deux cent cinquante œuvres.

Le droit d'inscription sera remboursé aux artistes dont les œuvres ne pourraient être exposées.

**SUJET IMPOSE:** au choix: l'Abbaye cistercienne de Villers, dans son aura de grandeur et d'envoûtement, et ses granges agraires en roman Pays de Brabant; ou avec les Jacquets sur les chemins de Saint-Jacques. Cette route ro-

mane que traça et bâtit l'Europe médiévale sous l'impulsion de Cluny, pour la multitude de pèlerins qui gagnaient chaque année Santiago de Compostella en Galice, au départ des Pays du Nord et d'Allemagne, par la Belgique et la France, pour suivre à partir de Puente la Reina les chemins aragonais et navarrais.

**FORMAT IMPOSE:** Largeur de 120 cm maximum, cadre compris.

**LES PRIX: PRIX DU JURY:** Une médaille d'or (sceau de l'Abbaye du XIIIe siècle) avec un prix de vingt mille francs; l'œuvre primée restera acquise à la Maison des Arts du Goddiarch.

Deux médailles d'argent.

Cinq médailles de bronze.

**PRIX DE LA CRITIQUE et DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION:**

1er Prix avec diplôme

2me Prix avec diplôme

3me Prix avec diplôme

**CALENDRIER:** Les œuvres devront être déposées à Villers pour le dimanche 28 septembre 1971.

Les œuvres remises aux organisateurs du Concours le seront sous l'entière

responsabilité de leur auteur. Les artistes, par le versement du droit d'inscription, renoncent à tout recours quel qu'il soit contre les organisateurs en cas de perte, de détérioration accidentelle et de vol des œuvres et de leur encadrement, avant, pendant et après le concours.

Toute la correspondance est à adresser au Secrétaire de la Maison des Arts du Goddiarch: M. Robert Bernier - 6320 à Villers-la-Ville - Brabant - Belgique  
Tél.: après 20 heures: 07/73.74.47.

## Implantation d'une chaîne hôtelière à Beersel

Novembre a vu l'inauguration du chantier du premier NOVOTEL belge, aux portes de Bruxelles, à Beersel, à proximité du célèbre château historique et de la bretelle de dégagement de l'autoroute Bruxelles-Paris, en présence de nombreuses personnalités.

Cet établissement, construit sur un ter-



Dans le cadre de son action sociale, l'autorité provinciale a offert mille huit cents cadeaux aux enfants de ses fonctionnaires et agents à l'occasion de la Saint-Nicolas. MM. J. de Néeff, Gouverneur, A. Swartbroeckx, Greffier provincial et M. Thijs, Inspecteur Général inspectent une dernière fois les colis avant la distribution.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

rain de 17.000 m<sup>2</sup>, comprendra au premier stade de la construction 78 chambres climatisées, toutes équipées avec bain, WC et téléphone, et la moitié d'entre elles avec un récepteur de télévision. Au second stade de la construction, une aile de 66 chambres viendra compléter cet hôtel qui sera toutefois ouvert dès achèvement de la première partie, c'est-à-dire, au mois de juillet 1971.

Le NOVOTEL de Beersel, qui a été conçu d'après les normes les plus modernes, disposera en outre, de deux salles de réunions avec air conditionné, d'une piscine chauffée (23°), d'un grill et d'un bar ouverts jusqu'à minuit, et, bien entendu, d'un vaste parking (150 voitures). Les NOVOTELS, dont le second sera implanté dans le courant de 1971 à proximité de l'aéroport de Bruxelles-National à Diegem, se présentent comme des hôtels situés le long des grands axes routiers, à la périphérie des villes et près des aéroports. Ils sont conçus pour les hommes d'affaires voyageant en voiture ou en avion et pour les touristes itinérants. Tous les NOVOTELS sont classés « 3 étoiles » par le Commissariat au Tourisme français.

Deux organismes financiers différents assurent le développement de la chaîne. En premier lieu, en France, la Société d'investissement et d'exploitation hôtelière (capital: 6.250.000 francs français) dont Monsieur Paul DUBRULE est le Président et en second lieu, pour les autres pays, le NOVOTEL Holding S.A. (capital: 5.000.000 de francs suisses), constituée en janvier 1970 à l'initiative de la S.I.E.H. pour développer, en Europe, cette chaîne.

Le but de la S.I.E.H. est de développer la chaîne sous deux formes: la chaîne volontaire « franchise », dont les hôtels, financés par des particuliers ou groupes financiers, sont liés à NOVOTEL par contrat, et une chaîne intégrée, dont les hôtels exploités directement par la S.I.E.H. sont donc en réalité des filiales. La chaîne, dans un but de rentabilité, procure à ses affiliés et à ses filiales un ensemble de services communs: service d'étude et promotion, promotion financière, engineering, achat et publicité, par l'intermédiaire de la S.A.R.L. DEVIMCO, filiale de la S.I.E.H., et même exploitation (mise à disposition de personnel,

formation de cadres, plan d'organisation générale, établissement du plan comptable, etc...).

La Belgique, comme la plupart des pays européens, ne possède aucune chaîne hôtelière nationale qui puisse assurer une qualité uniforme à des prix raisonnables. Le voyageur est donc obligé de s'en remettre à un nom choisi dans l'annuaire du téléphone ou aux indications aimables mais parfois fort vagues des préposés des agences de voyages, sans garantie de confort ou de qualité des services.

La chaîne dont l'implantation vient de débiter en Belgique est une formule d'hôtellerie décentralisée qui est parfaitement adaptée à une situation créée par l'automobile et l'éclatement des villes ainsi qu'à la clientèle hôtelière de notre époque, c'est-à-dire les hommes d'affaires et les touristes itinérants.

En premier lieu, tous les NOVOTELS sont ou seront implantés, non plus aux centres des villes, mais près des aéroports, le long des grands axes routiers, près des zones industrielles et commerciales. La conception de ces hôtels — ils sont de la catégorie « 3 étoiles » — est étudiée de manière à assurer une occupation permanente qui manque à l'hôtellerie traditionnelle, la catégorie « 3 étoiles » bénéficiant du taux d'occupation le plus élevé (75 %).

La création d'une chaîne d'hôtels de ce type est donc pratiquement une nécessité en Europe où la clientèle hôtelière cherche avant tout la sécurité donnée par le nom d'une chaîne connue, garantie d'un certain confort, de services et, bien sûr, de prix. En complément de l'hébergement dans un cadre serein, sont offertes aux clients des formules de restauration simples, saines et « dans le vent »: celle du grill qui fonctionne en permanence jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les possibilités d'expansion de l'hôtellerie en Europe — elle est actuellement sur la voie de la rénovation — sont, bien entendu, directement liées à son développement économique. En effet, le développement industriel et commercial précède toujours celui des services. Et, dans le cas plus particulier de l'hôtellerie, la rénovation est un instrument lié à l'évolution des moyens de communi-

cations (autoroutes, aviation commerciale).

Or puisqu'il faut bien comparer avec les Etats-Unis lorsqu'on se place sur le plan européen, on constate que la révolution dans l'hôtellerie y a débuté vers 1955 par le développement « industriel » des motels. Aujourd'hui, en 1970, il existe quelque 2.500.000 chambres de motels aux Etats-Unis. L'Europe entière n'en compte que 12.500 pour une population légèrement inférieure. Les possibilités d'expansion sont donc énormes et les spécialistes estiment qu'au cours des dix prochaines années, il faudra construire en Europe de 1.000.000 à 1.500.000 chambres de motels ou d'hôtels décentralisés.

L'objectif de la chaîne NOVOTEL est de construire en Europe, pendant ces dix années, entre 100 et 150 établissements, ce qui correspond de 10.000 à 15.000 chambres, et représente de 1 à 1,5 % du marché total.

M.D.

**Le samedi 30 janvier 1971:  
Concert spirituel  
en l'Église Saint-Remy  
à Ottignies**

Le samedi 30 janvier 1971, à 20 heures, aura lieu en l'église Saint-Remy, à Ottignies, un concert spirituel organisé au profit de l'île de la Tortue.

Ce concert sera donné avec le concours de Marie-Louise Kerckx, contralto, Suzanne Bassinne, soprano, Michel Bollen, basse, Willy Coulon, ténor, Marcel Ancion, clarinettiste, Freddy Dubuisson et Jacques Haseveld, trompettistes, Albert Ducat, violoncelliste, la chorale Saint-Remy (direction: Suzanne Bassinne) et l'orchestre des concerts spirituels, placé sous la direction de Marcel Bassinne.

Au programme: les Vespres solennelles de Mozart, ainsi que des œuvres de Vivaldi, Haendel et Mozart.



PENSEZ  
**MILLIONS...**  
PENSEZ  
**LOTÉRIE NATIONALE**

La Loterie nationale VOUS offre LA CHANCE  
de devenir MILLIONNAIRE  
en faisant une bonne action

Les bénéficiaires nets de la Loterie nationale sont destinés à financer des programmes d'aide aux pays en voie de développement.

La Loterie nationale consacre une part importante de ses revenus à L'ENFANCE HANDICAPEE DE NOTRE PAYS.

Anonymat garanti.

Lots payés en espèces, sans aucune retenue.

*CELUI QUI PERSÉVÈRE GAGNE !*

**NOTRE livret de dépôt**  
VOUS RAPORTE

**4,50%**  
**net**

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter  
**BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE**

Vieille Halle aux Blés  
1000 BRUXELLES  
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou  
6000 CHARLEROI  
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Société belge  
pour la  
Fabrication des câbles & fils électriques  
S.A.  
en abrégé

**FABRICABLE**

Usines à Buizingen près de Bruxelles  
FILS & CABLES ISOLÉS  
pour toutes les applications de l'électricité  
CABLES ARMÉS  
Basse et haute tension  
CABLES TELEPHONIQUES  
TUBES ACIER ISOLÉS & NON ISOLÉS  
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge  
TUBES EN MATIÈRES THERMOPLASTIQUES  
TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE  
SIEGE SOCIAL: 79, rue du Marché, 1000 BRUXELLES  
Téléphone: 17.01.67 (8 lignes)  
Télex: 0/21570 FABRICABLE-BRUX.  
Adresse Télégraphique: FABRICABLE